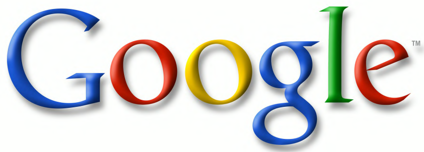






BALDER,

POËME SCANDINAVE.

SE TROUVE AUSSI CHEZ

BOSSANGE PÈRE, rue de Richelieu, n° 60;

BOSSANGE FRÈRES, rue de Seine, n° 12;

LADVOCAT, au Palais-Royal.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
rue du Colombier, n. 30.

Balder,

fils d'Odin,

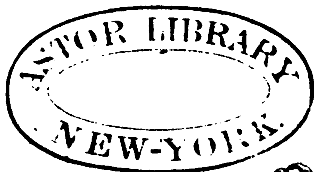
Poëme scandinave en six chants,

SUIVI DE NOTES

SUR L'HISTOIRE, LA RELIGION ET LES MŒURS
DES NATIONS CELTIQUES,

PAR M. L. DE SAINT-GÉNIÉS.

Splendet uterque polus ; nihil invidet Arctos Olympo,
Syderibus dives numinibusque suis.
(OL. carm.)





PARIS,

L'ÉDITEUR, RUE DE PROVENCE, N° 8.

1824.

PRÉFACE.

Ce n'est qu'au milieu du dernier siècle que les travaux des savants du Nord ont appelé l'attention de l'Europe sur les anciens Scandinaves : on a recouvré des monuments précieux de leur génie ([1]) ; on a entrepris des recherches sur leur religion et leur histoire. Elles étaient faites pour intéresser vivement les littérateurs. Ils savaient combien le public était las des fictions usées du paganisme. Une mythologie jusqu'alors ignorée venait ranimer leurs inspirations ; un monde poétique, riche de merveilles et d'espérance, s'ouvrait à l'imagination, et lui offrait des spectacles qui avaient le mérite si rare de la nouveauté, et le bonheur d'être inconnus.

Ces études n'ont pas été moins fécondes en connaissances historiques. Depuis la renais-

sance des lettres, l'érudition comme la poésie s'est occupée de préférence des traditions de la Grèce et de Rome. On a renoncé enfin à cette prédilection exclusive; on a ouvert des sources trop long-temps dédaignées, on y a puisé de nouvelles lumières. Grâce à ces recherches intéressantes, il est prouvé maintenant qu'à une époque antérieure aux progrès de la puissance romaine hors de l'Italie (2), un conquérant, que toutes les traditions s'accordent à désigner sous le nom d'Odin, sorti du sein de la Tartarie asiatique, porta ses armes victorieuses dans le nord de l'Europe. Il y fonda une nouvelle religion (3), un nouvel empire : toutes les nations celtiques se soumirent à sa domination, embrassèrent sa croyance. De là vient qu'il règne entre elles un air de famille si frappant, une conformité si remarquable de lois, de culte et de langage. Que l'on interroge les monuments et les chroniques de l'Islande, de la Suède, du Danemarck, de la Germanie, ou des Gaules; on trouve partout des peuples parlant les dialectes d'une même langue, soumis aux

mêmes institutions, et adorant les mêmes dieux.

Les traditions de ces peuples méritaient d'autant plus d'être étudiées, qu'elles se lient à de grands événements aussi peu connus qu'importants à connaître, parcequ'ils jettent le plus grand jour sur l'histoire des temps modernes de l'Europe, que toutes nos antiquités nationales s'y rattachent naturellement, et que nous trouvons dans les coutumes et les croyances des Scandinaves l'explication d'une foule d'usages, de rites, de préjugés transmis parmi nous d'âge en âge. En effet, les peuples qui professaient la religion d'Odin sont les mêmes qui, après avoir opposé une résistance insurmontable à tous les efforts des Romains, ont ensuite ébranlé et renversé leur puissance colossale, dont ils se sont partagé les débris; ce sont les mêmes peuples qui, sur les ruines de l'empire écroulé des Césars, ont fondé de nouveaux états, dont la plupart subsistent encore. On conçoit comment, parcourant en triomphe tant de contrées, ils ont fait dominer leurs opinions par l'ascendant de la victoire; com-

ment ils ont introduit partout les coutumes qui dérivaient de leurs dogmes religieux ; comment, lors même qu'ils eurent abjuré les croyances de leurs pères, leurs mœurs en conservèrent l'empreinte. Ils ont été les conquérants de l'Europe et les ancêtres de toutes les nations qui l'habitent. De là vient qu'après tant de siècles, et durant tout le moyen âge, on a pu reconnaître chez les Européens modernes des traditions évidemment héritées des peuples celtiques, et des vestiges non encore effacés de l'odinisme.

La religion des Scandinaves atteste, comme l'islamisme, le génie de son fondateur. Elle offre à l'esprit l'imposant spectacle d'un système vaste dans son ensemble, et parfaitement lié dans toutes ses parties(4). Une divinité souveraine y préside aux destinées de l'univers ; d'autres dieux, sous ses ordres, ministres de colère ou de clémence, exercent ses rigueurs ou dispensent ses bienfaits. Thor préside aux combats et aux orages ; Balder, à la sérénité et à la paix; Surtur est le génie du feu ; Rhy-

mer, de l'océan ; Niord, des vents ; Frey, des saisons ; Bragor, de la poésie, etc.

Parmi les déesses, Frigga, épouse du roi du ciel, a la terre en partage : Fréa est invoquée par les amants ; Lyna préserve des périls ; Vara reçoit et consacre les serments ; Eyra préside à la médecine ; Gna est la messagère des dieux ; Synia garde l'entrée du ciel : on reconnaît à des attributions distinctes et parfaitement caractérisées toutes les divinités de la théogonie scandinave.

La géographie de leur empire idéal est tracée avec non moins de précision : l'Edda (5) donne la description détaillée de toutes ses régions ; du Valhal, séjour des dieux et des héros ; du Nastrund, demeure des morts ; du palais des Nornirs, les trois *fées du temps ;* du Vingolf (*séjour d'amitié*), habité par les déesses ; de l'Alfeim, domaine des génies lumineux, etc.

Nous connaissons aussi l'histoire des dieux celtiques, et les principaux événements de leurs annales merveilleuses, à commencer par le premier de tous, la création de l'univers. C'est

par ce récit que s'ouvre le poëme de la Voluspa: « Au commencement des temps, lorsqu'il n'y avait ni mer ni rivage, on ne voyait point de terre en bas, ni de ciel en haut; un vaste abîme était tout... » L'auteur de ce poëme raconte comment *le père universel* (Alfader, premier nom d'Odin) débrouilla ce chaos primitif et créa le ciel et la terre : il décrit la séparation du jour et de la nuit, la formation des premiers dieux et celle des premiers humains; il parcourt successivement les faits les plus mémorables de cette chronique céleste, où les dieux, de même que les hommes dans les annales de la terre, font connaître leurs caractères par leurs actions. Les voyages et les exploits de Thor, les prestiges de Skrymner, etc., s'y succèdent tour à tour; mais ce qui remplit la plus grande partie de ces récits, ce sont les complots de Lock, le génie du mal, contre les hommes, les dieux, sans excepter le maître et le plus puissant de tous. Lock enfin y met le comble en conspirant la perte de son fils.

Odin en est vainement averti par un oracle;

c'est en vain que le monde entier jure de respecter les jours de Balder, doublement intéressé à garder sa foi, et par l'amour qu'inspire le plus bienfaisant des dieux, et par la crainte de sa ruine, dont la vengeance d'Odin a menacé le parjure univers. Lock, par ses artifices, parvient à triompher des précautions paternelles, à immoler Balder au milieu de la cour céleste, à faire partager à la nature le châtiment de son crime. Les récits de la mythologie celtique (transmis dans ses plus anciens monuments, l'Edda et la Voluspa) se terminent par la prédiction de cette catastrophe universelle, et contiennent ainsi une cosmologie complète, et l'histoire merveilleuse du monde, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Quant à la partie morale de ce système religieux, aux règles de conduite que prescrivit son auteur, aux sentiments qu'il développa dans les âmes, il est aisé de reconnaître que la doctrine d'Odin se liait à sa politique; et le conquérant nous explique le législateur. Sa religion est toute guerrière. Tous ses dog-

mes ont pour objet d'inspirer l'enthousiasme du courage, le dévouement à la gloire, et le mépris de la mort; ce sont les seules vertus qu'il récompense : il n'ouvre le ciel qu'aux héros. Pour entrer au Valhal, il faut terminer des jours pleins de combats par une mort sanglante, la recevoir au champ d'honneur, ou se la donner à soi-même (6). Les hommes qui meurent de vieillesse, de maladie, sont relégués dans les enfers, où ils expient la honte d'une vie sans exploits et d'un trépas sans gloire; tandis que les élus des batailles partagent le bonheur et le séjour des dieux. Dans ces demeures éthérées, leurs occupations seront encore des joutes, des tournois; et leurs triomphes sur la terre auront pour prix des triomphes dans les cieux.

Mais Odin promit aussi de plus doux plaisirs à ses guerriers. Il avait vu combien leur âme ardente était sensible à l'amour. Pour mieux les maîtriser, il exalta un sentiment qui avait sur eux tant d'empire. Il voulut que les femmes fussent les arbitres des actions glo-

rieuses, le but et le prix des exploits; et les entoura d'un respect religieux, en les représentant comme les dispensatrices des récompenses divines, comme destinées à payer par la volupté le prix du courage. Il leur confia le soin d'honorer ses autels, et de rendre ses oracles.

C'est là l'origine des hommages dont elles étaient l'objet, du culte qui leur était offert chez les peuples celtiques, et qui causa tant d'étonnement aux Romains lorsqu'ils pénétrèrent dans les Gaules et en Germanie. « Les habitants de ces contrées, dit Tacite, attribuent aux femmes quelque chose de divin et de prophétique; ils obéissent à leurs conseils, ils ont une foi aveugle à leurs oracles (7). » Ce fut toujours là un des traits caractéristiques de ces peuples. On ne trouve rien de semblable dans le reste de la terre. Les femmes, dans l'Orient, condamnées à l'infériorité la plus dégradante, ont de tout temps subi la honte de l'esclavage. En Grèce et à Rome, elles jouissaient d'une liberté accordée par les lois, mais bien restreinte par les

mœurs. Les hommes se livraient tout entiers aux affaires publiques, au gouvernement de l'état; les femmes, qui en étaient exclues, n'exerçaient sur eux aucune influence, tandis que c'est précisément lorsqu'il s'agissait de grands intérêts politiques, de délibérations sur la guerre et la paix ([8]), que les femmes étaient consultées par les Scandinaves. Ce n'est que chez les peuples d'Odin que les vierges voyaient les héros à leurs pieds leur demander des conseils et des oracles.

J'ai cherché ailleurs à tracer le tableau de ces mœurs et de cette époque; peut-être ne paraîtra-t-il pas ici déplacé :

Surtout le culte pur qu'ils rendaient à leurs dieux
Consacre leur mémoire, et l'honore à nos yeux.
Chez ce peuple indompté, les femmes révérées,
Des volontés du ciel interprètes sacrées,
Présidaient avec gloire au destin de l'état :
Une femme au conseil assemblait leur sénat;
Une femme aux autels offrant leurs sacrifices,
A leurs vœux exaucés rendait les dieux propices;
Son oracle au combat conduisait les guerriers,
Et sa voix sur leur tête appelait les lauriers.

A la divinité présentant leur hommage,
Ils confiaient leur culte à sa plus digne image;
Et toujours, pour fléchir le destin irrité,
Entre l'homme et le ciel ils plaçaient la beauté...
La vierge prophétique, organe de leur gloire,
Faisait du ciel sur eux descendre la victoire;
Elle invoquait Odin; sous les chênes sacrés,
Il dessillait ses yeux d'avenir entourés.
Elle imposait des lois à ce peuple fidèle
Autour d'elle assemblé, les yeux fixés sur elle.
Dieux! avec quel transport ces intrépides cœurs
Recueillaient ces accents, qui les rendaient vainqueurs!
Quel noble enthousiasme animait leur armée,
Quand ses regards versaient dans leur âme enflammée,
Que sa voix et sa vue enivraient tour à tour,
Tous les feux du courage allumés par l'amour!

Ces sentiments ont survécu aux croyances qui les avaient fait naître; et lors même que les femmes ont cessé d'être les interprètes des dieux, le culte que leur avaient voué les peuples celtiques a toujours subsisté. Le reste de l'Europe a suivi cet exemple; et c'est là l'explication du contraste qu'offrent à cet égard les mœurs des anciens et celles des modernes, et l'origine des marques de déférence et de res-

pect que chez ces derniers le sexe le plus faible obtint toujours du plus fort. Dans les paladins du moyen âge, idolâtres de leurs dames, portant leurs couleurs dans les tournois, on se plaît à retrouver les descendants des preux d'Asgard et de Selma; on aime à reconnaître que l'esprit de galanterie des Européens modernes est un héritage des Scandinaves, et que l'odinisme a été le berceau de la chevalerie (9).

Odin s'efforça surtout d'exciter dans l'âme de ses prosélytes la passion de la gloire; et comme il avait environné d'un respect religieux les femmes, ministres du culte de l'amour, il attribua une mission divine aux poëtes, dispensateurs de la renommée.

Tous les monuments historiques du Nord sont remplis des honneurs que leur rendaient les souverains et les peuples; et l'histoire de la poésie n'a fait mention d'aucun âge ni d'aucun pays plus glorieux pour elle (10). On voit dans toutes les chroniques les rois de Danemarck, de Suède et de Norwège (11), accom-

pagnés d'un ou de plusieurs Scaldes (c'est le nom que l'on donnait aux poëtes). Plus les princes aimaient à se distinguer par de grandes actions, plus les Scaldes en étaient chéris et honorés. Ils les suivaient dans les combats. Haquin, l'un des chefs des Norwégiens, avait près de lui cinq poëtes illustres à la sanglante journée où il défit les guerriers de Julin, et l'histoire rapporte qu'ils chantèrent chacun une ode pour enflammer le courage des soldats, avant que l'on en vînt aux mains.

Ces princes du Nord ajoutaient un nouvel éclat à la poésie en s'y appliquant eux-mêmes. Entre autres, Ronwald et Régner Lodbrog, par leurs exploits et leurs talents, se rendirent doublement célèbres; et l'on sait que ce dernier ne termina pas moins sa vie en poëte qu'en héros. En cela ils suivaient les traces de leur modèle adoré, du grand Odin, qui, dans le cours de ses expéditions, avait souvent harangué ses soldats en vers, avant-coureurs de la victoire.

Quel devait être chez les Scandinaves l'en-

thousiasme guerrier, excité à la fois par la religion, la poésie et l'amour! Aussi nul peuple n'a porté plus loin le fanatisme du courage. L'allégresse qu'ils faisaient éclater dans leurs triomphes ressemblait au délire; et quand le sort trahissait leur valeur, captifs de leurs ennemis, par leurs chants et leurs sourires ils insultaient à leurs vainqueurs. Nous avons encore l'hymne héroïque que le roi Régner Lodbrog ([12]) composa lui-même dans les tourments qui précédèrent sa mort. Il s'écrie à la fin d'une strophe : « Les heures de ma vie se sont envolées; je mourrai en riant. » L'historien de Séeland dit, avec une précision non moins énergique, qu'un guerrier blessé dans une bataille *tomba, rit, et mourut.* En lisant les annales de ces peuples, on les voit toujours se précipiter avec joie dans les périls, et, pour s'ouvrir l'entrée du ciel, ne lui demander d'autres bienfaits que la gloire et la mort.

Des hommes si braves devaient nécessairement être libres ([13]). Comment auraient-ils supporté l'oppression? Partout la liberté est la con-

quête du courage, et il faut être héros pour être citoyen. L'histoire nous atteste que ces peuples généreux, non seulement surent conserver leur indépendance, mais firent recouvrer ce bien inappréciable aux autres nations. L'esprit de liberté, entièrement éteint dans Rome, s'était réfugié dans les forêts du Nord.

Les Celtes, en brisant les fers de l'Europe, en renversant une domination oppressive, retrempèrent les âmes, y réveillèrent cette énergie qui seule rend l'homme au sentiment de sa dignité et à la défense de ses droits.

« La plus grande prérogative de la Scandinavie, dit Montesquieu, et qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde, c'est qu'elles ont été la ressource de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire de presque toute celle qui est parmi les hommes. Le Goth Jornandès, ajoute-t-il, a appelé le Nord *la fabrique du genre humain* *: je l'appellerais plutôt la fabrique des instruments qui

* *Officina generis humani.*

brisent les fers forgés au Midi. C'est là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leurs pays pour détruire les tyrans et les esclaves, et apprendre aux hommes que, la nature les ayant faits égaux, la raison n'a pu les rendre dépendants que pour leur bonheur. »

La scène du monde a changé depuis que Montesquieu en a tracé le tableau : les éloges qu'il adresse aux peuples du Nord conviendraient beaucoup mieux de nos jours à ceux du Midi. Ce sont en effet ces derniers qui de nos jours semblent éprouver un besoin impérieux d'indépendance et d'institutions nouvelles, et combattent pour les obtenir avec plus ou moins d'efforts, mais toujours avec assez de succès pour faire entrevoir l'époque où ce besoin, né du progrès des lumières, sera satisfait par la politique; où les compagnes de la liberté, les sciences et l'industrie, donneront une nouvelle vie au midi de l'Europe, et où ces heureuses contrées, les plus riches des dons de la nature, seront aussi les plus favorisées des bienfaits de la civilisation.

Mais les Scandinaves des temps antiques n'en ont pas moins mérité l'hommage que s'est plu à leur rendre l'auteur de l'*Esprit des lois* ; et ce peuple, libérateur des autres peuples, était bien digne qu'on étudiât les institutions, le culte, les mœurs, qui l'avaient doué de tant de qualités héroïques.

Ces recherches sont maintenant suivies avec activité, et les savants en recueillent chaque jour des résultats précieux (14); mais c'est aux littérateurs qu'il appartient de les répandre, et, pour ainsi dire, de rendre populaires des traditions encore peu connues de la plupart des lecteurs.

Cette idée, qui m'avait vivement frappé lorsque je me livrais à l'étude de la langue et de la littérature des anciens Celtes, a donné lieu à l'essai poétique que je publie en ce moment. Je désire qu'il serve du moins d'exemple, s'il ne peut servir de modèle, et que des disciples plus chéris des muses choisissent à leurs chants des sujets scandinaves. Tout semble les recommander au talent, la richesse des tableaux qu'ils

offrent à l'imagination, et leur nouveauté même, qui, en littérature, est toujours un gage de succès et une source de plaisirs.



NOTES

DE LA PRÉFACE.

(1) Le plus précieux monument du génie des premiers peuples du Nord, ce sont, sans contredit, les poésies d'Ossian, composées en langue gallique ou gaélique (dialecte de l'ancien celte), au deuxième siècle de l'ère vulgaire, oubliées pendant quatorze cents ans, et dont Mac-Pherson fit en 1760 la découverte inespérée. Depuis cette époque, elles ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe, et sont universellement connues et admirées. Leur authenticité, que les ennemis de Mac-Pherson avaient mal à propos révoquée en doute, est démontrée aujourd'hui par les preuves les plus solides et les plus incontestables : des littérateurs écossais, jaloux de la gloire de leur patrie, ont publié en 1807 une magnifique édition du texte gaélique d'Ossian. Il a paru récemment (*Journal des débats* du 15 juillet 1823) une lettre de M. John Sinclair, renfermant des détails curieux sur toutes les circonstances qui prouvent l'authenticité des ouvrages du barde de Morven.

On voit, par ces ouvrages, qu'à l'époque reculée où

vivait ce barde célèbre, l'odinisme était la religion dominante dans les îles britanniques. Les Écossais, comme les habitants de la Suède et du Danemarck, adoraient les dieux du Valhal. L'idiome dans lequel Ossian a composé ses poésies a la plus grande analogie avec ceux des Scaldes d'Islande et de Norwège. En un mot, la religion, la langue et les coutumes des Scandinaves régnaient alors dans tout le nord de l'Europe.

« Il paraît prouvé qu'Ossian vivait dans le deuxième et dans le troisième siècle. Fingal, son père, roi de Morven, était un guerrier courageux qui se distingua dans un grand nombre d'expéditions : à la tête des Calédoniens, il fit échouer l'invasion tentée par l'empereur Septime-Sévère, et il remporta sur son fils Caracalla une victoire signalée. Ossian marcha sur les traces de son père, et joignit au courage du héros le génie qui l'immortalise. » Il prolongea sa carrière dans un âge avancé, mais ce ne fut que pour la voir marquée par les plus cruelles infortunes. Privé de son rang et de sa puissance, il se vit encore enlever tous ceux qui lui étaient chers; il pleura la mort prématurée de son épouse et de ses enfants; il perdit aussi la vue dans ses dernières années. Sa voix, que tant de regrets rendaient plus éloquente, a porté jusqu'à nous les accents de toutes ses douleurs.

« On reconnaît dans ses vers le caractère d'un guer-

rier plein de valeur, d'humanité, et d'une galanterie héroïque digne des temps de chevalerie. On y admire une forte imagination; ils portent surtout l'empreinte d'une sombre et profonde tristesse : aussi Goëthe a-t-il préparé très naturellement, par la lecture de ces mélancoliques poésies, la funeste catastrophe de son Verther.

« Les ouvrages d'Ossian attestent qu'il a eu un génie sublime, mais qu'il a vécu pauvre, malheureux et aveugle. Il a eu, comme on voit, les plus grands rapports avec Homère. » (*Biog. univ.*)



(²) Il est difficile de fixer avec précision l'époque des conquêtes d'Odin. On la rapproche trop lorsqu'on fait de lui l'allié et le contemporain de Mithridate, surtout si l'on suppose qu'Odin porta le premier ses dogmes et son culte dans le nord de l'Europe. Sa religion n'aurait pas eu le temps d'y jeter de si profondes racines, et de se propager jusque dans la Germanie et dans les Gaules, où les Romains, peu d'années après, la trouvèrent établie avec tous les caractères d'une possession antique et immémoriale.

Si l'on s'en tient à la tradition qui fixe l'époque de l'expédition d'Odin vers les derniers temps de la répu-

blique romaine (environ un siècle avant l'ère vulgaire), il faut admettre alors qu'il ne fut point le premier conquérant de la Scandinavie; que d'autres chefs tartares s'y étaient déjà établis, et que les croyances asiatiques étaient long-temps avant lui répandues dans le nord de l'Europe.

Odin n'aurait fait alors que marcher sur les traces de ses compatriotes; il aurait seulement parcouru la même carrière avec plus d'éclat et de grandeur, puisqu'il aurait su, en consolidant ses conquêtes, en profitant des croyances qu'il trouvait déjà répandues parmi ses nouveaux sujets, fonder un système religieux et un puissant empire.

On conçoit aisément qu'autrefois les Scythes aient fait des excursions en Europe, à différentes époques. C'est ainsi que plus tard les irruptions des peuples du Nord se succédèrent dans l'empire romain. Cette opinion sur Odin me paraît la plus propre à concilier toutes les traditions historiques.



(3) Tout porte à croire qu'Odin n'inventa pas en entier le système religieux auquel il a donné son nom. Imbu des croyances qui régnaient dans sa première patrie, il ne fit que les introduire dans ses nouveaux états;

ou, ce qui est encore plus probable, il les y trouva depuis long-temps établies par d'autres chefs asiatiques dont les expéditions en Europe avaient précédé la sienne. Des savants, qui se sont occupés de ces recherches, ont remarqué une ressemblance frappante entre l'odinisme et les théogonies orientales.

Odin les altéra seulement, et sut les modifier à son avantage, en se proclamant le maître des dieux, et le monarque de l'univers. Accoutumé à exercer le droit de conquête, il porta le même esprit de domination dans la religion que dans la politique, et s'empara du trône du ciel comme de ceux de la terre.

Odin, étant le plus grand des dieux et le souverain du monde, tant que son culte subsista, et même longtemps après, il n'y eut point de roi, point de chef qui ne voulût être un de ses descendants ; et les généalogistes du Nord, aussi véridiques que ceux du Midi, ne manquaient pas de faire remonter chaque maison souveraine à un fils d'Odin. Les traditions reçues se prêtaient aux désirs des princes et au travail de leurs historiographes, puisqu'avant de quitter le trône et la vie, et de s'élever en mourant à l'empire des cieux, ce grand conquérant passait pour avoir fait le partage de ses vastes états entre ses enfants.

Ainsi le premier nom que l'on rencontre dans la liste des rois de Danemarck est celui de Sciold, fils d'Odin ;

et ses descendants ont formé la dynastie *scioldingienne**.
Yngle, autre fils d'Odin, régna en Suède et fut la tige de la dynastie *ynglingienne*. Les anciennes chroniques anglo-saxonnes, où sont racontées les expéditions d'Horsa, d'Hengist, qui soumirent les îles Britanniques au cinquième siècle, donnent, avec leurs généalogies, celles de dix ou douze autres princes anglais : tous reconnaissaient Odin pour leur premier ancêtre ; et l'historien ajoute : « C'est de lui que toutes nos familles royales tirent leur origine. »

Les souverains de Russie étaient issus du fils d'Odin Suarlami ; ceux de Franconie, de Sigge ; ceux de la Saxe occidentale, de Segdeg ; ceux de la Saxe orientale et de la Vestphalie, de Balder, etc.

Mais on était alors (comme on est et comme on sera peut-être toujours) tellement persuadé que *le droit le plus certain à la puissance, c'est la force*, qu'il y avait peu de rois qui voulussent être les fils de Balder le bon. C'était surtout du premier-né d'Odin, de Thor, dieu des combats, que les princes tenaient à honneur de descendre. En cela, il faut l'avouer, leur généalogie n'était point trompeuse ; et le chroniqueur qui rappor-

* Composé du nom de Sciold, et du mot gothique *ing* ou *ung* qui signifie encore *enfant* dans la plupart des langues du Nord. C'est ainsi qu'en français nous disons *Mérovingiens*, *Carlovingiens*, etc.

tait au dieu du glaive leur premier titre à leur couronne était un historien très véridique.



(4) On peut s'en rapporter à Mallet, qui avait fait une étude approfondie de ce système mythologique. « Tout y est, dit-il, beaucoup mieux lié qu'on ne le croit communément. Il offre un ensemble plus complet que tout ce que nous connaissons en ce genre. » Ainsi les croyances des peuples celtiques ne sont point un assemblage informe de fictions incohérentes et sans rapport entre elles.

La religion des Scandinaves ressemble à celle des Grecs. L'une et l'autre sont deux édifices d'une ordonnance imposante et majestueuse. La différence pour nous, c'est que l'un de ces monuments est dans l'ombre, l'autre au grand jour. L'Olympe s'offre à notre imagination comme un palais de lumière, rayonnant des clartés de la plus brillante poésie; tandis que le Valhal nous apparaît à travers de sombres nuages. L'astre du génie ne l'a pas encore éclairé, du moins sur notre horizon.

Cette obscurité dont le ciel de la Scandinavie est encore voilé à nos yeux lui donne peut-être un avantage sur celui de la Grèce. En littérature, ce qui est trop connu est désormais épuisé et stérile; ce qui est

encore ignoré offre au talent des travaux à entreprendre et des succès à espérer.



(5) L'Edda ou plutôt les Edda, car il y en a deux (ce mot signifie en ancien celte l'*aïeule* ou *la science des aïeux*).

Ce fut vers l'an 1050 que Saemund Sigfusson recueillit les ouvrages qui composent la première Edda. Il y avait alors très peu de temps que les Islandais venaient de renoncer au culte d'Odin et d'embrasser le christianisme. Saemund avait rassemblé un grand nombre de poésies scandinaves, et son volumineux recueil existe encore, dit-on, en manuscrit. Il n'en a été publié que trois poëmes très anciens et assez étendus, 1° celui qui a pour titre *la Vol-Uspa* (*Oracle de la prophétesse Vola*). Sous la forme d'une prédiction, c'est l'histoire merveilleuse de tout ce qui a dû et doit arriver depuis la création jusqu'à la fin du monde.

2° L'*Havamaal* ou *discours sublime d'Odin*; c'est un résumé de toute sa doctrine religieuse et morale, semé de maximes et de règles de conduite, la plupart très sages, et applicables en tout temps et en tout pays. En voici quelques passages :

« Craignez une mort solitaire et sans pleurs. Choisissez une compagne. Donnez-vous des fils, afin que votre mé-

moire soit honorée. Les tombes ne s'élèvent que sous des mains filiales. »

« Soyez sobres, et fuyez la coupe, où l'esprit de l'homme fait toujours naufrage. L'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent et leur dérobe leur âme. »

« Les richesses passent comme un clin d'œil ; elles sont les plus inconstantes des amies. Les troupeaux périssent, les parents meurent, les amis ne sont pas plus immortels ; vous mourrez vous-mêmes. Mais ce qui ne mourra point avec vous, c'est la gloire ou la honte que vos actions auront méritée, et qui s'attachera à votre souvenir. »

3° Le dernier morceau de l'ancienne Edda est intitulé *le Chapitre runique*, ou *les Enchantements d'Odin*. Dans ce poëme, le conquérant du Nord s'attribue l'invention de l'écriture et de la magie, et fait l'énumération de tous les prodiges qu'il peut opérer à l'aide des caractères et des chants runiques.

La seconde Edda n'est pas un recueil des poëmes attribués à Odin ou aux anciens Scaldes, c'est un ouvrage composé par Snorro Sturleson, illustre Islandais, né vers 1180, et qui fut ministre de plusieurs rois de Norwège.

Ce livre est un cours complet de mythologie et de littérature celtiques. L'auteur lui a donné la forme d'un dialogue entre un ancien roi de Suède et un magicien

qui le reçoit dans le palais d'Asgard. La première partie contient l'exposé des dogmes et des traditions de l'odinisme.

L'autre moitié est intitulée *Scalda;* elle a plus spécialement la littérature pour objet. Elle renferme un traité très étendu de grammaire, d'éloquence et de versification : c'est une rhétorique, une poétique scandinave.

L'Edda de Snorro est la plus connue des deux. Résénius en a publié le texte entier, accompagné d'une version latine, et Mallet l'a traduite en français dans son introduction à l'histoire de Danemarck.

Les savants du Nord nous ont aussi fait connaître plusieurs des poésies scaldes que recèlent les manuscrits des bibliothèques de Stockholm, d'Upsal, etc.; c'est ainsi qu'on trouve dans le recueil de Bartholin l'*Évocation d'Héla;* dans la chronique islandaise (*Knytlinga saga*), *le Chant de Harald le vaillant.* On doit à Wormius l'*ode de Régner Lodbrog;* à Biorner, l'intéressant *poëme de Charle et de Grim*, etc.

Il existait une quantité prodigieuse de ces poésies dont il nous reste un si petit nombre*. Un ancien manuscrit

* Eginhart rapporte que Charlemagne fit mettre par écrit et voulut apprendre lui-même *ces cantiques très anciens, où sont célébrées les actions et les guerres des rois du Nord.*

islandais contient une liste de tous les Scaldes qui se sont distingués dans les trois royaumes du Nord, depuis Régner Lobdrog jusqu'à Valdemar II. Il y en a deux cent trente, parmi lesquels on trouve plus d'une tête couronnée. (Scalda-tal, Worm., *Litt. run.*, p. 242.)

Les Scandinaves cultivaient avec succès tous les genres de poésie, depuis les chants religieux et guerriers jusqu'à la satire. L'histoire raconte que sous le règne d'un roi de Danemarck, nommé Harald, les Islandais, irrités de ce qu'il avait arrêté un de leurs vaisseaux, composèrent contre ce prince des satires très mordantes et très spirituelles. Harald, vivement offensé, arma une flotte pour aller ravager l'Islande, ce qui obligea les habitants à faire une loi, qu'on trouve encore dans le code des anciens statuts de cette nation, *qui défend de faire des vers satiriques contre les rois de Danemarck, de Suède ou de Norwège*. Comme *tout ce que la loi ne défend pas est permis*, il suit de là que les Scaldes islandais avaient carte blanche contre tous les autres princes de la terre.



(6) Le suicide était, non seulement approuvé, mais commandé par la religion celtique. On regardait que ce sacrifice volontaire plaisait au ciel. Dans une bataille disputée, Éric, roi de Suède, fit vœu de se tuer pour

obtenir la victoire. (Ol. Trigguasons Saga, c. 2, Keysl., *Antiq. sel.*, p. 147.)

(7) *Inesse quin etiam* (*mulieribus*) *sanctum aliquid et providum putant.* (*Germ.*, c. 8.)

Tacite rapporte des preuves curieuses de cet empire que les femmes exerçaient sur les Germains et les Gaulois. « Qui aurait cru, dit M. Dureau de la Malle en traduisant ce morceau, que c'était d'un peuple sauvage que nous tenions ce respect et cette galanterie pour un sexe opprimé presque partout ailleurs ? »

(8) *Si quando Galli de bello, de pace deliberant, singula feminarum arbitrio administrantur.* (Polyæn., *Strat.*, lib. 7.) On trouve à cet égard des faits remarquables : Cæs., lib. 1, c. 50; Plut. in Cæsar.; Diod., lib. 67, etc.

(9) Voyez encore sur ce sujet des rapprochements curieux. (Mallet, *préface de la traduction de l'Edda*, et *Introduction à l'histoire de Danemarck*, chap. 12 : *Des mœurs des anciens peuples du Nord.*)

(10) *Vivitur ingenio* est une devise commune aux individus et aux nations. Les monuments poétiques, plus durables que le marbre et l'airain, font vivre le souvenir des peuples. Ce sont, avant tout, les chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce et de Rome qui assurent leur règne éternel dans la mémoire du genre humain.

Les Scandinaves aimaient passionnément la poésie; ils excellaient dans cet art, infaillible garant de l'immortalité. D'où vient que leur souvenir s'est promptement effacé sans presque laisser de traces, et qu'il est demeuré durant plusieurs siècles plongé dans un profond oubli ?

Il est facile d'expliquer ce phénomène historique. Odin, leur législateur, s'était montré plus jaloux de leurs succès que de leur gloire. Il avait mis en honneur la poésie, qu'il regardait comme un puissant moyen d'enflammer le courage. Mais, par un autre calcul de sa politique, il avait inspiré à ses sectateurs de l'aversion pour l'art d'écrire, dont il voulait réserver le secret à ses prêtres. Tous ses préceptes furent suivis. Tacite dit formellement que les Germains ne faisaient point usage de l'écriture; tous les historiens de l'antiquité s'accordent à en dire autant des autres peuples celtiques. Leurs prêtres, soit par superstition, soit par intérêt, et apparemment par ces deux motifs réunis, proscrivaient de

toutes leurs forces l'usage des lettres, et entretenaient les peuples dans une répugnance invincible pour cet admirable secret.

Ce n'est pas que cet art fût ignoré des Celtes; l'écriture leur était connue et même familière : c'est un fait dont les nombreuses inscriptions en caractères runiques *, qui subsistent encore, rendent témoignage. Ils savaient aussi bien tracer ces caractères sur des tablettes de frêne ou de hêtre, que les graver sur des rochers. Mais cet art était exclusivement réservé à des opérations magiques, à des pratiques religieuses; c'eût été un sacrilége que de le détourner à des usages profanes : de là vient qu'on ne l'a point employé à sauver de l'oubli les ouvrages des poëtes.

Les bardes ont chanté et n'ont point écrit; ils n'ont point confié leurs ouvrages à l'art conservateur des richesses intellectuelles.

C'est ainsi qu'ils ont pu enfanter beaucoup de *chefs-*

* *Runa* vient d'un mot de l'ancienne langue suédo-gothique, qui signifie *couper, tailler*. Mais les Scandinaves savaient aussi les tracer sur des tablettes :

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis, dit Fortunat, lib. 7, ep. 18.

On trouve des gravures très exactes d'inscriptions runiques dans les ouvrages des savants du Nord; entre autres dans Wormius, *Monum. run.*, lib. 4; Verel, *Runograph. scandic.*, etc.

d'œuvre, et laisser peu de *monuments*. Leurs chants d'amour ont passé comme ceux des oiseaux d'un printemps ; leurs chants guerriers, comme le bruit des orages. Celles de leurs compositions poétiques qui par de grandes beautés avaient fait sur les esprits les plus vives impressions ne se sont transmises d'âge en âge que par la tradition orale; et l'on sent combien la mémoire des hommes, infidèle et fragile comme eux, a dû perdre de ces trésors.

Il a fallu que cette opinion *, si funeste à la gloire des Scandinaves, fût abolie avec les autres dogmes de l'odinisme, pour que l'on ait rassemblé quelques ouvrages des Scaldes, et que leurs vers aient passé des *livres vivants* qui en étaient les seuls dépositaires, dans les manuscrits où nous les retrouvons aujourd'hui. Résultat bizarre d'un bizarre préjugé ! Ce n'a été que lorsque leur religion, leur empire et leur littérature

* Le goût de la poésie et l'aversion de l'écriture étaient des habitudes enracinées chez les peuples celtiques, et qui ne se sont affaiblies que très tard. Sous Louis-le-Débonnaire, les Saxons, convertis au christianisme, s'opiniâtrant à ne point vouloir apprendre à lire, pour leur faire connaître l'ancien et le nouveau Testament, on imagina de les mettre en vers. Cet expédient réussit. Ils ne refusèrent point d'apprendre ces vers par cœur et de les chanter, comme ils avaient coutume de réciter les chants de leurs anciens bardes.

n'étaient plus, que l'on a commencé à en recueillir les monuments.



(11) Les poëtes étaient désignés sous le nom de *Bardes*, en Germanie et dans les Gaules ; et sous celui de *Scaldes*, en Norwège, en Islande, etc. Ce mot *skald* vient de *skalla*, qui dans la langue suédo-gothique signifie *sonner*, *résonner*, *retentir*, etc. *Barde* vient d'un mot de la langue celtique qui a la même signification.



(12) Régner Lodbrog, souverain du Danemarck, au neuvième siècle, après avoir fait long-temps la guerre à Ella, roi d'une partie de l'Angleterre, eut le malheur de tomber entre les mains de cet implacable ennemi, qui le fit enfermer dans un cachot, où il périt des morsures des serpents dont on avait rempli sa prison. Ce fut pendant qu'il était en proie à cet horrible supplice qu'il composa le chant célèbre, monument de son génie et de son courage, qui est parvenu jusqu'à nous. La mort de Régner fut vengée par ses enfants.



(13) Mallet retrace avec autant de fidélité que d'in-

térêt les mœurs des hommes du Nord à cette époque, cet amour de l'indépendance et en même temps cet esprit d'ordre et de réflexion qui les caractérisaient. Il les représente obéissant à des chefs, mais bornant leur autorité, partageant entre les rois et la nation l'exercice de la puissance suprême, et réservant le droit de faire des lois aux assemblées générales. Il prouve, avec Montesquieu, que ces nouvelles formes de gouvernement, où la liberté est assise sur sa véritable base, sur une sage distribution des pouvoirs, ces constitutions représentatives, fruits de la raison humaine perfectionnée, qui honorent les temps modernes, sont dues aux peuples celtiques, qui en ont offert les premiers modèles, et les ont introduites successivement dans presque tous les pays de l'Europe. (Voyez *Introduction à l'histoire de Danemarck*, chap. 8 : *Du gouvernement des peuples du Nord.*)



(14) Pour ne parler ici que des plus récents de ces travaux, nous nous bornerons à citer le dernier ouvrage de Goërrès sur les antiquités de l'Orient, intitulé *Schahnameh*, et une *Dissertation sur la patrie primitive des Germains*, par M. de Hammer, dont le savant M. de Golbéry a rendu compte (*Courrier littéraire* de Strasbourg, mai 1823). L'identité de la langue *caucasienne*

ou *perso-germanique* (que parlaient les habitants des bords de la mer Caspienne) avec le celte, langue mère de tous nos idiomes de l'Occident, paraît aujourd'hui démontrée. On retrouve dans l'ancienne langue asiatique les noms de tous les peuples modernes de l'Europe (Germain ou *Djermanès*, Prussien ou *Pruschan*, Goth, Celte, Ibère, Franck, etc.); et, en confrontant le vocabulaire de la langue caucasienne avec celui de la langue celtique, on a reconnu plus de quatre mille mots semblables qui ont le même sens dans les deux idiomes.

CHANT PREMIER.

Balder,

Poëme scandinave.

CHANT PREMIER.

LES DIEUX S'ASSEMBLENT AU VALHAL POUR L'HYMEN DE BALDER; FRIGGA CONSULTE L'ORACLE D'HÉLA SUR, LE SORT DE SON FILS.

Déités du Valhal, vous que le barde implore [1],
Dont le souffle descend sur sa harpe sonore,
Inspirez-moi! Chantez le funeste destin
De Balder, fils mortel de l'immortel Odin;
Ses amours, ses malheurs; les craintes maternelles,
Présages trop certains de douleurs éternelles;
Son trépas à Frigga prédit par les enfers;
Le serment solennel juré par l'univers;
Lock, dieu du mal, témoin d'un bonheur qui l'outrage,
Dans le sang de Balder assouvissant sa rage,

Et, par l'arrêt vengeur d'un père infortuné,
Le parjure univers à périr condamné:
Répétez les accents de sa bouche divine
De tout ce qui respire annonçant la ruine,
Et préludez encor, comme en ce jour fatal,
A l'hymne des tombeaux par le chant nuptial.

Dans les airs ébranlés trois fois la foudre gronde,
Le Valhal s'ouvre (2) : Odin (3), le souverain du monde,
De l'hymen de son fils solennisant le jour,
Assemble tous les dieux au céleste séjour.
Déesse de l'hymen, c'est Fréa (4) la première
Qui, s'ouvrant dans la nue un chemin de lumière,
A fait placer Rhinda sur son char éclatant,
La conduit en triomphe au Valhal qui l'attend;
Et sur le seuil des cieux, dont la terre est jalouse,
Déjà l'époux divin a reçu son épouse.
On voit autour du char ce peuple d'immortels
Dont l'encens de la terre entoure les autels :
Toi, formidable Thor (5), dieu de la Germanie,
Qui parles par la voix des chênes d'Hercinie;
Toi, superbe Irmensul (6), vaste divinité,
Qui remplis cent forêts de ton immensité;

Surtur, Rhymer (7), géants qui des feux et des ondes
Nourrissent les fureurs en ravages fécondes;
Le sage Stercather (8), l'harmonieux Bragor (9),
L'un, son sceptre à la main, l'autre, sa harpe d'or;
Confidentes d'Odin, vous, Nornirs révérées (10),
Des arrêts des destins interprètes sacrées;
Vous, cruelles Valkirs (11), compagnes des guerriers,
Ceintes de noirs cyprès et de sanglants lauriers.
Aux portes du Valhal on voit paraître ensemble
Tous les dieux que la terre et le Nastrund (12) assemble,
Qui commandent aux flots, qui versent dans les airs
Les ombres de l'orage et le feu des éclairs,
Sur la cime des monts font tomber le tonnerre,
Ou font luire un jour pur qui sourit à la terre.
Devant eux le ciel s'ouvre: à leur tête est Hoder (13),
Hoder, le fils d'Odin, le frère de Balder.
Lock (14) lui-même, démon des complots et des crimes,
Dont l'autel infernal dévore ses victimes,
Lock, des malheurs du monde artisan odieux,
Grossit en frémissant le cortége des dieux,
Spectateur abhorré d'un bonheur qu'il abhorre.
Il brûla pour Rhinda: pour elle il brûle encore.
Condamné par le sort à suivre d'un rival
La pompe nuptiale et le char triomphal,

Ses pleurs veulent du sang, et sa vengeance avide
Appelle le moment où, d'un bras homicide,
Il pourra sur Balder assouvir sa fureur,
Répandre dans les cieux le tumulte et l'horreur,
Changer la pompe en deuil, les clartés en ténèbres,
Et les chants d'hyménée en des plaintes funèbres!

O mère de Balder, toi seule en ce beau jour
Tu quittes le Valhal, et les dieux et ta cour:
Tu refuses, fuyant une pompe si chère,
Au bonheur de ton fils les regards d'une mère;
Mais si tu fuis Balder, c'est l'amour maternel
Qui, loin de lui, t'impose un devoir solennel.
D'un oracle effrayant l'importune mémoire
Voile à tes yeux en pleurs ce spectacle de gloire.
Frigga (15) sait sur son fils quelle est la loi du sort;
Le fils des immortels est promis à la mort.
Balder (16), du grand Odin la plus brillante image,
Le plus aimé des dieux, le plus digne d'hommage,
De son père aux humains prodigue les bienfaits,
Il répand l'allégresse, il préside à la paix.
Quand le terrible Thor a lancé sur la terre (17),
Météore sanglant, tous les feux de la guerre,
Balder vient à son tour, rassérénant les airs,
Astre paisible et pur, consoler l'univers.

Ses regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore;
L'œil voit avec amour l'éclat qui le décore.
Il a reçu du ciel la douceur, la beauté,
Ses plus précieux dons, hors l'immortalité.
Même aux yeux de sa mère, aux autels d'hyménée,
Balder peut voir sa vie en sa fleur moissonnée,
Et tomber des splendeurs du céleste Valhal
Dans l'éternelle nuit du Nastrund infernal.
Ce grand secret du sort qu'a surpris la déesse
Sur les périls d'un fils alarmant sa tendresse,
Son cœur voudrait percer, plein d'un noir souvenir,
Cette nuit de terreur qui couvre l'avenir.
Elle craint que l'hymen dont la pompe s'apprête
Ne lui cache un péril sous l'éclat d'une fête,
Et va, de ses coursiers précipitant l'essor,
Vers l'empire d'Héla ([18]), sanctuaire du sort,
Consulter le Nastrund, et ces cavernes sombres,
Prison de l'avenir recélé dans leurs ombres.
Déjà Muninn, Huginn ([19]), ses deux coursiers ailés,
Sont, par sa main divine, à son char attelés,
Et volent à sa voix vers la plage inféconde
Où l'implacable Héla siége aux bornes du monde.
A peine elle a parlé que, franchissant les airs ([20]),
Ils emportent son char aux bouts de l'univers,

Par-delà tous les cieux, tant leur aile élancée
Dans son essor rapide égale la pensée!

Loin des bornes du monde et des sources du jour,
Est au fond des déserts un ténébreux séjour ;
Le Nastrund est son nom: rive inhospitalière,
Que jamais du soleil n'éclaira la lumière.
Sur ces bords on n'entend que les gémissements
Des mânes (21) s'échappant de leurs noirs monuments ;
Et l'on n'y voit couler que l'onde ensanglantée
D'un fleuve qui rougit la terre épouvantée.
Sur ces bords, que du jour ignorent les flambeaux,
Héla, l'affreuse Héla, siégeant sur des tombeaux,
Entourant de terreur ses demeures funèbres,
Tient les secrets du sort cachés dans ses ténèbres.
Tel est, loin du Valhal, le séjour odieux (22)
Où s'arrête le char de la reine des dieux.
A peine elle a touché la terre prophétique,
Trois fois sa triste voix redit le chant runique (23) ;
Trois fois ses yeux au ciel s'élèvent, et trois fois
Son pied frappe le roc, qui s'ébranle à sa voix :

« Déesse de ces rives sombres,
« Qui du sort cachant les secrets,

« Entoures d'abîmes et d'ombres
« Ses irrevocables arrêts,

« Pour interroger tes ténèbres,
« Vers toi descend le dieu des dieux,
« Et devant tes antres funèbres
« S'abaisse le trône des cieux.

« D'Odin la compagne et l'épouse,
« A mon tour je viens t'arracher
« Les secrets que ta nuit jalouse
« Voudrait vainement me cacher.

« De Balder l'hymen se prépare,
« L'amour à Rhinda va l'unir :
« Je demande au Nastrund avare
« Les oracles de l'avenir.

« Il faut éclairer ma tendresse
« Sur le sort d'un fils qui m'est cher.
« Apprends-moi, terrible déesse,
« Quels sont les destins de Balder.

« Que ta voix à ma voix réponde;
« Tu dois m'instruire... Garde-toi

« D'irriter la reine du monde.
« J'ordonne ; obéis, réponds-moi. »

Le Nastrund s'ouvre enfin à sa voix souveraine ;
Un cri lugubre sort de la nuit souterraine :
« O mère de Balder, ne m'interroge pas ;
« L'hymen du fils d'Odin le dévoue au trépas. »

A ces accents Frigga prête une oreille avide,
Frémit en l'écoutant de l'oracle homicide,
S'élance sur son char, fuit ces bords pleins d'horreur,
Et dans l'heureux Valhal va porter leur terreur.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

(1) Page 1, vers 1.

Déités du Valhal, vous que le barde implore,
Dont le souffle descend sur sa harpe sonore,
Inspirez-moi!...

La découverte des poésies d'Ossian, publiées par Macpherson au milieu du dix-huitième siècle, nous a fait connaître la théogonie et le système religieux des anciens Scandinaves *. Cette mine féconde d'illusions et de richesses poétiques qui s'ouvrait au génie était d'autant plus précieuse, que les trésors de la mythologie grecque sont totalement épuisés. L'Olympe et le Tartare ont vieilli dès long-temps; le Valhal et le Nastrund s'ouvraient à propos pour les remplacer. Il était temps qu'Odin vînt redemander la foudre à Jupiter las de la porter. Le ciel boréal, comme le ciel de la Grèce, se couronnait de ses dieux.

* Ce n'est pas que les croyances des anciens peuples du Nord n'eussent été l'objet des recherches curieuses de plusieurs savants; mais les résultats de leurs travaux étaient ensevelis dans la poussière des bibliothèques. Ce n'est pas l'érudition, c'est le génie qui les a révélés, en offrant, dans les traditions antiques, de nouvelles sources de plaisirs.

L'imagination, en passant de l'un à l'autre, augmentait ses richesses et variait ses plaisirs; c'était pour elle la découverte d'un nouveau monde poétique.

Il est certain que le merveilleux mythologique ne peut plus être employé sérieusement dans de grandes compositions; on ne peut plus introduire dans un poëme Junon conjurant la ruine d'un peuple, ou Minerve armée pour sa défense. Ces fictions sont bonnes tout au plus comme jeux d'esprit, comme allégories; et les jeux d'esprit sont nécessairement froids.

Tout s'use à la fin, même en fait de système religieux. Les opinions passent comme les générations. Les immortels eux-mêmes vieillissent et meurent; et les familles de dieux se succèdent dans l'empire du ciel, comme les dynasties des rois sur les trônes de la terre. Il fallait donc un merveilleux plus jeune, des illusions plus fraîches pour ranimer les muses languissantes, préparer aux talents de nouveaux succès, et à l'imagination de nouvelles jouissances.

Favorable à la poésie et aux arts, la mythologie des Scandinaves a beaucoup de rapports avec celle des Grecs. L'une et l'autre consistent dans l'*apothéose des grandes forces de la nature*, et animent tout dans l'univers en le peuplant de divinités. Chez les Grecs, Vulcain est le dieu du feu, Éole des tempêtes, Cérès est la déesse des moissons... Chez les Scandinaves, *Surtur* est le génie du feu, *Frigga* préside aux biens de la terre, *Frey* aux saisons, etc.

Dans les deux théogonies, les abstractions sont personnifiées, et les grandes causes morales sont divinisées, comme les grandes forces physiques. Chez les Grecs,

> Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
> Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.

Chez les Scandinaves, *Thor* est le dieu des combats; *Bragor*, de l'harmonie et des arts; *Fréa* est la déesse de l'amour et des plaisirs, etc.

On sait combien la mythologie païenne est riche en images imposantes et majestueuses. On admire la chaîne d'or que Jupiter tient dans sa main, et à laquelle sont suspendus tous les dieux; Neptune formant trois pas, et arrivant aux bornes de la terre; ces assemblées de l'Olympe, où les dieux délibèrent du sort des peuples et des rois, etc. Ceux qui aiment ce genre de beautés pourront trouver quelque intérêt aux tableaux du même genre qu'offre la mythologie scandinave: Odin, alarmé du péril qui menace son fils, exigeant en un moment le serment de tous les êtres de l'univers; Fréa cherchant après le parjure de Lock à fléchir Odin en faveur de l'univers, étalant à ses yeux le spectacle des charmes et des merveilles de la nature; les descriptions de la fin du monde, si souvent retracées dans les chants des anciens bardes, etc.

L'emploi brillant que l'auteur de la *Caroléide* a fait récemment du merveilleux scandinave, les grandes beautés qu'il a puisées dans cette théogonie, ont dû avertir nos

auteurs du tort qu'ils avaient eu de négliger une source si féconde d'inspirations et de richesses poétiques.

Le seul écueil dont ils auraient à se méfier, c'est l'obscurité trop souvent répandue sur les chants des poëtes du Nord. Les brouillards qui enveloppaient le barde sur les rocs escarpés de Morven, ou au fond des grottes humides de Lora, ont étendu leur voile nébuleux sur ses compositions et son style; tandis que la mythologie païenne est rayonnante de lumière, comme le ciel brillant de la Grèce et de l'Ausonie. Le caractère, les attributions de Mars, d'Apollon, de Neptune, ont été tracés avec tant de netteté, que nous avons d'eux une idée plus distincte que de beaucoup de rois et de personnages historiques.

Si l'on veut faire disparaître cette cause d'infériorité, il faut chercher à introduire dans les compositions scandinaves l'ordre qui caractérise les anciens classiques, par un heureux mélange de l'originalité des bardes avec la clarté des chantres immortels de la Grèce.



(2) Page 2, vers 8.

Le Valhal s'ouvre...

Le Valhal, palais d'Odin, placé dans les nuages, est le paradis des Scandinaves. Il représente à la fois l'Olympe et l'Élysée des païens, en ce qu'il est en même temps la demeure des dieux et des âmes bienheureuses. C'est dans le

Valhal qu'Odin reçoit les mânes des héros, et leur accorde l'honneur de partager son séjour et ses plaisirs divins, en récompense de leurs vertus et de leurs exploits.



(3) Page 2, vers 8.

Odin, le souverain du monde,
De l'hymen de son fils solennisant le jour,
Assemble tous les dieux au céleste séjour.

Odin, le souverain des dieux, le maître du monde, occupe dans ce système religieux le même rang que Jupiter dans celui des Grecs.

Si l'on peut démêler quelques vérités historiques à travers la nuit des temps et des erreurs, Odin fut, à une époque reculée, un conquérant célèbre qui soumit le nord de l'Europe à sa domination.

Son premier empire était très éloigné du théâtre de ses conquêtes; car il était né roi des Ases, peuple d'Asie, dont le pays était situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Odin, ou Woden*, contemporain de Mithridate, fut du

* Selon d'autres encore son nom était Sigge Fridulfson (ou fils de Fridulfe). Odin était le dieu suprême des Scythes; et Sigge, roi des Ases, prit ce nom, soit qu'il eût su se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit parcequ'il était le premier prêtre du culte qu'on rendait au dieu Odin. (Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, chapitre 4. Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, part. 2, chap. 3, tom. 4.)

nombre des rois d'Orient qui firent cause commune avec l'infatigable ennemi des Romains.

Plus sage et plus heureux que son allié, au lieu de s'épuiser en vains efforts pour combattre l'ascendant irrésistible de l'aigle romaine, Odin aima mieux porter de son côté la terreur de ses armes chez des peuples qui ne pouvaient lui opposer de résistance.

Il étendit ses conquêtes dans la Saxe, le Danemarck, la Suède, jusqu'aux extrémités de la Norwège *.

C'est dans le cours rapide de ses victoires que, pour exalter l'héroïsme de ses guerriers et en obtenir ces prodiges de valeur qui font les succès des conquérants, il appela à son secours toutes les illusions du fanatisme. Comme Mahomet, roi, prophète, législateur, en même temps qu'il fondait un vaste empire, il créait le système religieux dont il est devenu après sa mort la principale divinité. Il promit les récompenses célestes aux soutiens de sa puissance, menaça des supplices de l'enfer ceux qui trahiraient son

* Les historiens ont fixé l'époque où Fridge ou Odin commença le cours de ses conquêtes à l'an 24 avant Jésus-Christ.

Voyez l'*Edda*, dixième récit; Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck;* Warton, *History of english poetry*, *dissertation I on the origin of romantic fiction in Europe;* Grabert de Hemsô, *Saggio istorico sugli scaldi o antichi poeti scandinavi*, Pise, 1811, in-8°; Henri Leo, *Ueber Odins Verehrung in Deutschland*, Erlangen, 1822; l'Islandais Torfagus, historien de la Norwège, au commencement du dix-huitième siècle, etc.

espoir. C'est ainsi que toujours l'imagination, abusant de l'ignorance humaine, agrandit en tous sens l'univers, crée des mondes pour l'espérance et pour la crainte; c'est ainsi que toujours l'orgueil a élevé les cieux, et la vengeance a creusé les enfers.

Paisible dominateur du Nord, Odin bâtit une ville en Fionie, que de son nom il appela Odinsée, et où il établit le siége de son empire.

Tous ses dogmes, toutes ses institutions avaient pour unique but celui d'exalter le fanatisme du courage. On n'était digne d'entrer au Valhal qu'en périssant de mort violente; et celui qui ne la recevait pas dans les combats se la donnait à lui-même, pour ne pas échapper aux récompenses célestes. Telle est la doctrine qu'Odin consacra par sa mort même, et scella de son sang.

Après avoir régné glorieusement avec Frigga, parvenu à l'extrême vieillesse, il assembla dans son palais d'Odinsée les chefs soumis à ses lois, fit en leur présence le partage de ses états à ses enfants, et prononça un discours qui a retenu le nom d'*hamavaal*, ou *discours sublime* d'Odin, et qui est un résumé sentencieux de tout son système moral, politique et religieux. Son discours achevé, il se fit sur la poitrine un cercle de neuf blessures avec la pointe de son épée, en annonçant que sa mission était remplie, et qu'il remontait dans le séjour du bonheur, où il reverrait ceux qui sauraient mourir en héros.

Frigga l'imite, et meurt. Les vieillards, jaloux de partager

la gloire de ce trépas, et désirant échanger le peu de vie qui leur reste pour l'immortalité promise, tombent de tous côtés sur leurs épées; et c'est ainsi que le sanguinaire et féroce législateur du Nord eut des funérailles dignes de lui *.

Les successeurs d'Odin, pontifes-rois comme ce prince, poursuivirent le cours de ses conquêtes. L'empire des Scandinaves subsista dans le Nord durant plusieurs siècles, conservant les institutions politiques et religieuses qu'ils devaient au génie d'Odin. Ils ont jeté les premiers fondements de l'empire russe; c'est d'eux que descendaient ces Saxons qui résistèrent si glorieusement aux Romains, et depuis à Charlemagne; les Angles conquérants de la Grande-Bretagne: et ces Normands qui, durant deux cents ans, désolèrent le midi de l'Europe par leurs irruptions, vinrent au neuvième siècle assiéger Paris, et se firent céder une des plus belles parties de la France.



(4) Page 2, vers 11.

Déesse de l'hymen, c'est Fréa la première....

Fréa, ou Fréya, est la déesse des plaisirs, de l'amour et de l'hyménée; elle est la Vénus des Scandinaves.

* *Gaule poétique,* deuxième époque, livre 17.
Le tableau historique de la naissance et des progrès de l'odinisme est un des morceaux les plus intéressants de cet ouvrage recommandable.

Fréa est la fille du dieu des mers, de même que Vénus dans la mythologie grecque.

Fréa est aussi adorée sous le nom de Vanadis, comme déesse de l'espérance. Ainsi les Scandinaves avaient réalisé dans leur croyance religieuse la pensée d'un de nos poëtes, *espérer c'est jouir,* puisque l'espérance et le plaisir n'étaient pour eux qu'une même divinité.

« Fréa est l'épouse d'Oder, dont elle a eu *Nossa,* fille si belle qu'on appelle de son nom tout ce qui est beau et précieux. » (*Edda,* récit 18.)

La description du temple de Fréa, et des fêtes célébrées en son honneur, a fourni à l'auteur de la *Caroléide* le sujet d'un des plus brillants épisodes de son ouvrage :

En des bosquets fleuris, sous une toile d'or
Que des câbles pourprés sur des ifs ont tendue,
De l'épouse d'Oder s'élève la statue
Hors du temple : un nuage y semble au loin couvrir
L'autel de l'espérance et l'autel du désir :
Celui des voluptés est dans le sanctuaire, etc.

(*Carol.*, chant 16.)

« Fréa, dit l'Edda (13e récit), est la plus charmante des déesses. Elle est la plus illustre après Frigga (18e récit); elle accueille très favorablement les vœux de ceux qui réclament son assistance. Elle aime beaucoup les poésies galantes, et il est nécessaire de l'implorer pour être heureux en amour. C'est d'elle que les dames ont reçu le

Suivant une tradition plus vraisemblable, c'est le célèbre Hermann ou Arminius, le vainqueur des Romains, le libérateur de la Germanie, immortalisé par la défaite des légions de Varus, à qui sa patrie reconnaissante décerna des honneurs divins en souvenir de ses exploits.

De son nom (*Hermann*), et du mot saxon *saul*, statue ou colonne, les Germains composèrent le nom de leur fameuse idole Hermannsaul, Irmensul.

On sait quelle était pour ce dieu la vénération des anciens Saxons. Son culte dura jusqu'au temps de Charlemagne. Le temple d'Irmensul ne fut abattu qu'après la conquête ou, pour mieux dire, après l'extermination du peuple qui l'avait adoré.



(7) Page 3, vers 1.

Surtur, Rhymer...

Surtur, le dieu du feu, le prince des noirs génies, habite avec eux le Muspelheim, partie de l'Islande située près du volcan de l'Hékla. Les Scaldes représentent Surtur *la main armée d'un glaive, sur lequel flamboie un mobile soleil.*

Rhymer, d'autres disent Niord, est le dieu des orages.



(8) Page 3, vers 3.

La sage Stercather...

Stercather, ou Stercotter, l'Alcide du Nord, le héros fameux entre tous les héros.

Il était roi ou chef d'un des peuples scandinaves, et de plus aussi grand poëte que grand guerrier; et il consacra tous ses chants à éterniser la mémoire des combats où sa valeur s'était signalée.

Ce que nous savons de la littérature des Scaldes, dit l'auteur de la *Gaule poétique*, doit nous faire regretter d'avoir perdu la plus grande partie de leurs vers. Où sont les chants du fameux Stercotter, l'Hercule du septentrion, qui célébra ses propres victoires ? Il ne nous reste de ce barde et de ce héros que quelques fragments dans les ouvrages de Saxon le grammairien, livre 5.



(9) Page 3, vers 3.

L'harmonieux Bragor...

Brag, ou Bragor, est le dieu des vers, des arts, de l'harmonie. C'est lui qu'invoquaient les Scaldes dans tous leurs chants, et qui répandait sur eux son souffle inspirateur. Sa harpe d'or à la main, il chantait aux fêtes des dieux, et surtout pendant la libation solennelle qui avait lieu dans tous les festins, et qu'on appelait de son nom Bragor-bott, la coupe de Brag *.

* Il paraît que la langue des Scandinaves avait, comme le grec et le latin, des cas, des modifications désinentielles tenant lieu de prépositions : *Bragor*, génitif de *Brag*.

(10) Page 3, vers 5.

Confidentes d'Odin, vous, Nornirs révérées...

Les Nornes, ou Nornirs. Ces déesses sont au nombre de trois, et jouent un rôle semblable à celui des Parques dans la mythologie païenne. Les Nornirs règlent les destinées et dispensent les âges des mortels ; on les nomme *Urda* (le passé), *Vérendi* (le présent), et *Sculda* (l'avenir). Ces noms font assez connaître le sens allégorique de cette ingénieuse fiction. (Voyez, sur *ces trois fées qui président au temps*, l'Edda, 8e récit.)



(11) Page 3, vers 7.

Vous, cruelles Valkirs...

Les Valkirs, ou Valkiries, au nombre de douze, sont des divinités particulières à cette théogonie. Ce sont des filles guerrières qui accompagnent les héros aux combats, soutiennent leur courage dans les périls ; et lorsque, après avoir péri au champ d'honneur, leurs mânes glorieux montent dans les nuages, les Valkirs viennent au-devant de leurs pas, leur ouvrent les portes du Valhal, et, les couronnant de fleurs, chantant leurs louanges, les conduisent en triomphe jusqu'au trône d'Odin. L'amour de ces belliqueuses déesses devient le prix de leur vaillance.

La mythologie païenne n'offre point de divinités sem-

blables; elles ont plus de rapport avec les houris, les beautés célestes que Mahomet promettait à ses élus. On sait comment le Vieux de la Montagne mit à profit cette croyance, et obtint de ses jeunes guerriers des prodiges de valeur, en réalisant pour eux sur la terre le paradis de Mahomet, et donnant la volupté pour prix à la victoire.



(12) Page 3, vers 10.

Tous les dieux que la terre et le Nastrund assemble.

Le Nastrund, ou Nastrong, est l'enfer, le tartare des Scandinaves; il est situé dans un désert de glaces, entouré de ténèbres impénétrables.

On voit que l'enfer du Nord ne ressemble pas à celui du Midi. Cela ne pouvait être autrement. Dans chaque climat, l'imagination des hommes a dû choisir pour supplices aux réprouvés les sensations de douleurs qu'ils trouvaient les plus insupportables.

Ainsi les peuples du Midi, succombant sous le poids de la chaleur, brûlés des feux du soleil, ont rempli leur tartare de flammes dévorantes :

Ac phlegethonteâ circumdata Tartara flammâ.

Et les peuples du Nord, éprouvant les déchirements de la froidure, tourmentés de leurs longues nuits, de leurs

affreux hivers, font de leur Nastrund un séjour de glaces et de ténèbres.

(13) Page 3, vers 15.

Devant eux le ciel s'ouvre : à leur tête est Hoder.

Hoder, ou Haéder, est un autre fils d'Odin, d'une force prodigieuse. Il est aveugle, ce qui, selon la tradition scandinave, l'a rendu l'instrument involontaire de la perfidie de Lock, et de la mort de son frère Balder. (*Voyez* les notes du 5e chant.)

(14) Page 3, vers 17.

Lock lui-même...

Dans le 16e récit de l'Edda, intitulé *De Lock*, il est appelé *le calomniateur des dieux, l'artisan des tromperies, et l'opprobre des dieux et des hommes*. Lock est beau et bien fait de corps, mais envieux, traître, cruel. Il surpasse tous les mortels dans cette funeste science qu'on nomme ruse et perfidie. Il a souvent exposé les habitants du Valhal aux plus grands périls. Les compositions des Scaldes ne sont remplies que du récit de ses trahisons, et des efforts des dieux et des hommes pour échapper à ses piéges et déjouer ses complots, lutte dans laquelle les

hommes succombent toujours, et les dieux mêmes ont rarement l'avantage.

Lock, dieu du mal, n'a point d'analogue dans la mythologie païenne. Il faut lui en chercher dans les théogonies orientales ; et c'est avec l'Arimane des Persans, avec le Satan de l'Écriture, qu'il offre les ressemblances les plus frappantes.

(15) Page 4, vers 15.

Frigga sait sur son fils quelle est la loi du sort.

Frigga, ou Friggis, épouse d'Odin, roi des Ases, accompagna son époux dans ses expéditions septentrionales, régna long-temps avec lui dans le palais d'Odinsée, se tua comme lui et au même instant; et, après avoir partagé tous ses trônes sur la terre, sa gloire et sa mort, elle partage dans le ciel son apothéose et sa puissance divine, de même que Junon est l'épouse de Jupiter et la reine des dieux dans la théogonie païenne.

Frigga préside aux richesses champêtres ; couverte d'un voile qui la rend invisible, elle traverse l'étendue des airs, parcourt la terre entière, et, sur son passage, la terre fertilisée se couronne de fruits et de moissons.

(16) Page 4, vers 17.

Balder...
De son père aux humains prodigue les bienfaits.

Balder est le plus aimable et le plus brillant des dieux. Les destins l'ont orné à l'envi de tous les dons de l'esprit, la sagesse, l'éloquence; de toutes les qualités de l'âme, la justice, la bonté, la douceur. Rien n'égale sa beauté; ses yeux lancent des rayons qui éclipsent les feux de l'astre du matin. (Voyez le 12e récit de l'Edda, intitulé, *Du dieu Balder et du dieu Niord;* et le 28e, *De Balder le bon.*) Il est l'Apollon de l'olympe scandinave.



(17) Page 4, vers 21.

Quand le terrible Thor a lancé sur la terre,
Météore sanglant, tous les feux de la guerre.

Les deux principaux fils d'Odin sont Thor et Balder. Thor est l'aîné, le plus redoutable. C'est à lui que son père confie le soin de lancer la foudre *. Thor préside aux combats, et Balder à la paix. Thor est le Mars des Scandinaves, comme Balder est leur Apollon.

* Thor præsidet in aere, fulmina gubernat. (Ad. de Brêm., hist., cap. 233.) Lucain lui donne le nom de Taranis, mot qui, chez les Gallois, signifie encore aujourd'hui le tonnerre.

(18) Page 5, vers 16.

Vers l'empire d'Héla, sanctuaire du sort.

Héla, déesse de la mort, règne dans le Nastrund sur les divinités infernales, comme Pluton, dans la mythologie grecque, tient sous ses lois tous les dieux du Tartare. Elle habite une partie du Nastrund nommée le Nifleim (séjour des brouillards). C'est au fond de ce désert, dont l'accès est défendu par une forêt de fer et par une mer couverte de glaces et de ténèbres, que la terrible Héla garde le sanctuaire impénétrable des destins, et n'en révèle les arrêts qu'aux plus puissants des dieux.

(19) Page 5, vers 19.

Déjà Muninn, Huginn, ses deux coursiers ailés.

Muninn, Huginn, deux corbeaux divins, consacrés à Frigga. Ils sont employés ici à conduire son char, comme les paons traînaient celui de Junon. Ils ont une fonction plus importante, ils partent tous les matins à la même heure, l'un vers l'aurore, l'autre vers le couchant; et après avoir fait dans leur vol rapide le tour de la terre entière, ils viennent se replacer aux pieds du trône d'Odin et de Frigga, rapporter tout ce qu'ils ont vu au dieu des dieux, et lui rendre compte de l'état de l'univers.

C'est une allégorie : *Huginn* signifie l'esprit, *Muninn* la mémoire. C'est une idée ingénieuse d'attribuer à la suprême intelligence ces deux puissants moyens de tout connaître.

(20) Page 5, vers 23.

A peine elle a parlé, que, franchissant les airs....

Les voyages des déesses et des fées au travers des airs sont très ordinaires dans les poésies et dans les fables des anciens peuples du Nord, et la plupart des nations de l'Europe ont été également imbues de cette croyance.

Les dieux scandinaves ne réservaient pas exclusivement pour eux seuls une si belle prérogative. Ils la communiquaient généreusement aux bardes, aux prophètes, aux princes, et en général à tous les hommes qu'ils voulaient favoriser *.

* Quand la religion chrétienne fut ensuite devenue dominante dans le Nord, on regarda comme l'effet d'un art diabolique ce que l'on recherchait auparavant comme un don précieux et une marque singulière de la faveur des dieux. Les ecclésiastiques firent des défenses très sévères, et lancèrent des anathèmes contre ceux qui voyageraient dans les airs pendant la nuit. Dans l'ancienne loi de Norwège nommée *Gulathings lagen*, cap. 1, on trouve ce règlement : *Que le roi et l'évêque recherchent avec tout le soin possible ceux qui pratiquent des superstitions païennes, qui se servent d'arts magiques, qui adorent les génies des lieux, des tombeaux,*

(21) Page 6, vers 7.

. . . . les gémissements
Des mânes s'échappant de leurs noirs monuments.

Les mânes qui descendent dans le Nastrund, dans l'empire d'Héla, sont ceux des hommes qui meurent de vieillesse ou de maladie : à l'égard de ceux qui périssent sur un champ de bataille, ou se donnent à eux-mêmes la mort avec intrépidité, leurs âmes généreuses montent au Valhal, où elles partagent le sort et la demeure des dieux. La religion scandinave, destinée à exalter le courage, reléguait dans l'enfer ceux qui mouraient sans gloire, et n'ouvrait les palais du ciel qu'aux guerriers qui terminaient par un trépas sanglant une vie héroïque. Cette croyance des nations celtiques était connue des Romains, comme on en voit la preuve dans le passage suivant de Valère Maxime : *Cimbri et Celtiberi in acie exultabant, tanquam gloriosè et feliciter vita excessuri : lamentabantur in morbo, quasi turpiter et miserabiliter perituri.* « Les Cimbres et les Celtibères tressaillaient de joie en marchant au combat, comme devant sortir de ce monde d'une manière hono-

où des fleuves, et qui, par une diabolique manière de voyager, sont portés au travers des airs, etc. Un concile de Rouen, cité dans Burckard, renferme une défense semblable. *Conc. Rothom.*, t. 1, c. 94, § 44. (Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck*, t. 2, pag. 155.)

rable et heureuse : ils se lamentaient au contraire dans les maladies, se voyant menacés d'une fin honteuse et misérable *.



(22) Page 6, vers 15.

Tel est, loin du Valhal, le séjour odieux
Où s'arrête le char de la reine des dieux.

Tout ce qui suit jusqu'à la fin de ce chant, l'invocation de la mère de Balder, l'oracle menaçant d'Héla, etc., est une imitation et presque une traduction littérale d'un des anciens chants scandinaves qui nous ont été conservés. (Voyez Barth, Antiq. dan. ; et Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck*, tome 2, page 261.)



(23) Page 6, vers 18.

Trois fois sa triste voix redit le chant runique.

Odin passait pour l'inventeur des *runes*, ou caractères magiques, auxquels les Scandinaves attribuaient tant de

* « Chez les Irlandais, dit Solin (Polyhistor, cap. 25), lorsqu'une femme vient d'accoucher d'un fils, elle prie les dieux de lui faire la grâce de mourir en combattant. » C'était souhaiter le salut de l'âme de son enfant, puisque les récompenses divines, les félicités du Valhal n'étaient promises qu'à ceux qui trouvaient la mort au champ d'honneur.

propriétés merveilleuses : le pouvoir de guérir les maladies, d'arrêter l'effet du poison, d'évoquer les ombres, etc.

On ne peut voyager en Danemarck, en Norwège et en Suède, sans y trouver des rochers chargés de ces anciens caractères *runiques* *.

Les sons modulés qui correspondaient à ces caractères ne devaient pas avoir moins de vertu. Dans l'opinion des peuples du Nord, rien ne pouvait résister aux chants *runiques*.

On distinguait plusieurs espèces de runes. Il y en avait de *nuisibles* nommées *runes amères*, par lesquelles on dévouait au malheur ceux qu'on haïssait; de *secourables*,

* Il y a entre autres dans la Blekingie, province de Suède, un chemin taillé dans le roc, où l'on voit beaucoup d'inscriptions *runiques*, qu'on dit avoir été tracées par le roi Halard Hyldetand, à l'honneur de son père.

Ces caractères diffèrent de tous ceux que nous connaissons. Il est impossible de deviner ce qu'ils signifient. La langue à laquelle ils appartenaient est aujourd'hui entièrement ignorée.

S'il était avéré, comme l'ont affirmé des voyageurs instruits, que les inscriptions qu'on trouve dans les déserts de la Tartarie sont en caractères *runiques* pareils à ceux qu'on voit en Suède, ce serait une preuve bien forte ajoutée à celles qu'on possède sur la première patrie des Scandinaves et sur les conquêtes d'Odin. Il serait démontré, par ces monuments encore subsistants, que la langue à laquelle appartenaient ces caractères avait été apportée dans le nord de l'Europe par un peuple sorti de la Tartarie.

qui écartaient les périls; de *victorieuses*, qui assuraient le triomphe et la gloire de ceux qui les traçaient; de *médicinales*, qu'on gravait pour se guérir : d'autres servaient à chasser les mauvaises pensées de l'esprit, à éviter les naufrages, à détourner les effets du ressentiment de ses ennemis, à se rendre une belle favorable. Ces dernières devaient être employées avec une extrême précaution. Un ignorant qui écrivait une lettre pour une autre, ou qui se trompait dans le moindre trait, exposait sa maîtresse à des dangers ou à des infortunes dont on ne pouvait la sauver qu'en traçant d'autres *runes* avec la plus grande exactitude. Elles différaient encore entre elles par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, la région du ciel vers laquelle on tournait la pierre (le septentrion, le sud, etc.), la manière dont on arrangeait les lignes, comme en forme de cercle, de serpent, de triangle, etc.

Maintenant que le secret de ces pratiques et la signification de ces caractères sont perdus, nous ne pouvons discerner les divers genres d'inscriptions qui sont sous nos yeux, et nous confondons les *runes* gravées par la haine et la vengeance avec celles qu'ont tracées l'espérance et l'amour.

CHANT SECOND.

CHANT SECOND.

FÊTES DE L'HYMEN DE BALDER; SERMENT DES ÉLÉMENTS.

Tandis que la déesse en ces demeures sombres
Du Nastrund prophétique interroge les ombres,
De Balder dans les cieux l'hymen est préparé;
De feux plus éclatants le soleil est paré,
Et la voûte des airs, de splendeurs couronnée,
Des dieux à l'univers annonce l'hyménée.
Par des chants d'allégresse et des hymnes d'amour
Tous les dieux ont en chœur salué ce beau jour.
Dans les palais divins Fréa marche à leur tête,
Et donne en souriant le signal de la fête.
Fréa, qui des amants couronnes les désirs (1),
A qui l'amour heureux doit ses premiers plaisirs,
C'est par tes doux bienfaits que le ciel se colore
Des trésors que la terre aux beaux jours fait éclore.
Ta main sème les fleurs d'un printemps nuptial
Sur les nuages d'or du céleste Valhal;

Ta main aux pieds d'Odin retient la foudre oisive,
En des chaînes de fleurs heureusement captive.
Aux parfums exhalés dans le séjour des dieux
Bragor (2) mêle à son tour des chants mélodieux.
Il les confie aux vents ; ces messagers fidèles
Aux oreilles des dieux les portent sur leurs ailes.
L'immensité des airs se remplit à la fois
Du doux esprit des fleurs, des doux sons de sa voix.
Sur l'autel de l'hymen une coupe sacrée (3)
Est aux divins époux par Bragor préparée,
Où, pour le couple heureux, tous les dieux bienfaisants
Apportent leurs plus doux, leurs plus nobles présents.
Ils y versent l'amour, ses transports d'allégresse ;
D'une ardeur héroïque ils y mêlent l'ivresse,
En épuisent la source, et dans la coupe d'or
Que remplissent pour lui de leur plus cher trésor
Et les dieux du plaisir et ceux de la victoire,
Balder puise à longs traits le bonheur et la gloire.
Quand Frigga tout-à-coup, en s'élançant vers eux,
Interrompt leurs concerts par ses cris douloureux :
« Cessez vos chants de joie et vos hymnes de fête ;
« Au sein de l'allégresse un crime affreux s'apprête :
« Que l'homicide hymen ne s'accomplisse pas !
« Ton hymen, ô Balder, te dévoue au trépas.

« Des destins consultés l'implacable ministre (4)
« A porté jusqu'à moi son oracle sinistre. »
A la voix de Frigga, les fêtes ont cessé,
Les flambeaux sont éteints, l'autel est renversé;
Et le deuil se répand dans le ciel en alarmes,
Attristé par sa plainte et baigné de ses larmes.
Tous les dieux en tumulte environnent son fils,
Et le Valhal ému retentit de leurs cris.
Tels on entend les vents, quand la nuit des orages
Étend sur l'Océan l'ombre des noirs nuages,
Mêler le long des mers à leurs frémissements
Le bruit des flots brisés sur les rocs écumants.
Tous les dieux, pour fléchir l'injuste destinée,
Demandent que Balder renonce à l'hyménée,
Si le sort conjuré lui pardonne à ce prix.
Son épouse elle-même, à leurs yeux attendris,
Redoutant du destin la sévère injustice,
Rhinda, de son bonheur presse le sacrifice.
Mais tes yeux, dont l'éclat est voilé par des pleurs,
Trahissent, ô Rhinda, ta flamme et tes douleurs:
Ainsi, quand au matin la terre est arrosée,
Brille une tendre fleur humide de rosée.
Mais Balder, plein d'amour, l'écoute en frémissant;
Il brave des destins l'oracle menaçant,

S'expose à tous les coups de leur haine homicide,
Et d'un lâche conseil il refuse l'égide.
Le souverain des dieux, témoin de leurs douleurs,
Est sur son trône auguste entouré de leurs pleurs.
Odin, de sa famille apaise les alarmes :
Pour donner à son fils des défenseurs, des armes,
Odin, vers le sommet du Valhal radieux,
Marche en pompe, suivi du cortége des dieux.
Leur foule à ses côtés se range et l'environne.
Il monte au haut du ciel; il s'assied sur le trône
D'où, planant sur la terre et plongeant dans les mers,
Ses immenses regards embrassent l'univers.
Son souffle loin de lui disperse les orages;
Sous ses pieds, dans les cieux, s'écartent les nuages;
Prêt à parler, sa voix, dans les airs épurés,
Prépare un vaste espace à ses accents sacrés.
Attendant que du dieu la voix soit entendue,
Des fleuves et des vents la course est suspendue.
Les airs, que l'aquilon n'ose plus agiter,
S'arrêtent, et la mer se tait pour l'écouter :
« Vaste empire soumis à mon obéissance,
« Valhal, dont la splendeur atteste ma puissance,
« Soleil, sacrés flambeaux par ma main allumés,
« Peuples de l'univers, de mon souffle animés,

« Vous que ma voix fit naître, et dont ma voix dispose,
« Connaissez quels serments votre dieu vous impose.
« Le Nastrund a parlé : son oracle cruel
« Alarme sur Balder les habitants du ciel.
« Mais afin que d'Héla l'oracle s'accomplisse,
« Il faut que parmi vous Héla trouve un complice.
« Je vous confie à tous le dépôt précieux
« Du fils de votre roi, de l'héritier des cieux.
« Si Balder est mon fils, et si je suis ton père,
« Veille, ô vaste univers, sur les jours de ton frère.
« Qu'il brave la fureur du Nastrund irrité;
« Qu'il traverse la terre avec sécurité,
« Respecté par les coups de la foudre impuissante,
« Par le fer émoussé, par la flamme innocente.
« Confondez vos accents, vos murmures, vos cris;
« Jurez tous devant moi de défendre mon fils.
« Qu'il ne soit point pour lui d'assassin, de perfide;
« Qu'il ne soit point de glaive, et que tout soit égide.
« Que les humains, les dieux, que tous les éléments,
« De leur fidélité m'apportent les serments.
« Mais de vos trahisons si Balder est victime,
« Je jure d'égaler le châtiment au crime.
« Ma main renversera l'ordre de l'univers,
« Éteindra le soleil, déchaînera les mers.

« J'attache à son trépas la ruine des mondes,
« Et mes larmes seront en vengeances fécondes.
« Par moi de l'univers l'édifice détruit
« Croulera dans l'abîme et dans l'immense nuit.
« Par moi seront livrés à d'éternels supplices
« Du trépas de Balder l'auteur et les complices.
« Votre souverain parle, accomplissez ses lois :
« Vous tous qui m'entendez, répondez à ma voix. »

Au signal que prescrit le dieu de la nature,
Par leurs frémissements, leurs accents, leur murmure,
Tous les êtres ensemble et tous les éléments
Du fidèle univers lui portent les serments.
Les cieux mêlent au loin leur voix obéissante
A la voix de la mer soumise et mugissante,
De la terre ébranlée et de ses noirs torrents,
Des fleuves débordés et des feux dévorants.
Un long cri retentit dans les vastes campagnes;
Un sourd mugissement sort du sein des montagnes :
Sur leurs flancs escarpés, sur leurs âpres sommets,
S'inclinent les rochers, les glaces, les forêts.
On voit de l'Océan les menaçantes ondes
Vers le ciel s'élever de leurs prisons profondes,
Et les flots sur les flots élancés dans les airs
Redescendre en grondant dans l'abîme des mers.

On voit au même instant, s'échappant de la terre
Avec un bruit terrible et rival du tonnerre,
Tous les volcans sortir de leurs gouffres brûlants,
Et lancer vers le ciel leurs feux étincelants.
De la voix de la foudre et du cri des orages
Les éclats redoublés grondent dans les nuages.
Le ciel en ce seul jour, plus riche et plus vermeil,
Voit les flambeaux des nuits près du char du soleil,
Au roi des immortels, dont ils offrent l'image,
Porter avec respect leur solennel hommage.
Les vents obéissants apportent dans ses mains
Les promesses des dieux et celles des humains.
Du sein tumultueux des champs, des airs, des ondes,
Et de l'immensité des soleils et des mondes,
S'élève un vaste cri, formé de tant de cris :
« Dieu des dieux, nous jurons de défendre ton fils ! »
Enfin des vents, des flots les murmures s'apaisent;
Tous les bruits sont calmés, toutes les voix se taisent.
Odin a recueilli sur le trône des airs
Tous les serments jurés par l'immense univers (5).

FIN DU CHANT SECOND.

NOTES

DU CHANT SECOND.

(1) Page 35, vers 11.

Fréa, qui des amants couronnes les désirs...

Les fonctions aimables que les Scaldes attribuent à la déesse Fréa, les traits pleins de charmes sous lesquels ils se plaisent à la représenter, prouvent que leur imagination était moins ennemie des grâces et qu'il régnait dans leurs sentiments plus de délicatesse qu'on ne le croit communément.

Tous ceux qui aiment adressent des vœux à Fréa ; ils l'invoquent dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs regrets, dans leurs jalousies : cette déesse est chargée des plus chers intérêts de tous les mortels. Les Scandinaves ont pensé qu'elle ne pouvait suffire seule à des occupations si multipliées ; et ils ont reconnu l'existence de plusieurs déités qui, sous ses ordres, se partagent les diverses fonctions de ce vaste ministère *.

Siôna est la déesse de la sympathie ; c'est elle qui dispose les cœurs à l'amour, détermine leur choix, inspire

* Voyez l'Edda, 18e récit, intitulé *des Déesses*.

en un instant le sentiment qui doit remplir une vie entière, et fait rencontrer ces regards qui décident de deux destinées.

Lovna préside aux raccommodements. Par un pouvoir particulier, que lui ont donné Odin et Frigga, elle peut réconcilier les amants et les époux les plus désunis.

Vara * est la déesse des serments; elle grave en runes célestes les promesses des amants, et punit ceux qui ne gardent pas la foi jurée.

Snotra est la déesse de la pudeur, de la modestie et des bonnes mœurs. Elle épure les désirs, inspire le sentiment des bienséances. On peut observer que l'idée de l'amour et de ses plaisirs, si souvent rappelée dans les chants des Scaldes, y est toujours exprimée avec beaucoup de décence.

Le dogme religieux qui consacrait les voluptés de l'amour à servir de récompense aux héros, les avait ennoblies et pour ainsi dire sanctifiées. Fréa, la Vénus des Scandinaves, n'a qu'un seul rapport avec celle des Grecs, c'est d'être comme elle la déesse des plaisirs. Du reste, elle offre le modèle de la conduite la plus pure et la plus régulière. L'amour conjugal remplit son cœur : tandis que son époux Oder, envoyé par le souverain du monde, parcourt toutes les régions de la terre et des cieux, et tarde

* De son nom sont venus plusieurs mots dans les langues dérivées du celte, *warant*, *garant*, *garantir*, etc.

à revenir de ses courses lointaines, inquiète en son absence, Fréa ne cesse de pleurer; les larmes qu'elle répand sont des gouttes d'or pur.

De là vient qu'on la nomme si souvent *la fée aux larmes d'or*. Les mots *déesse* et *fée* sont synonymes chez les Scaldes: les Nornírs sont *les trois fées du temps;* les Valkirs, *les fées des héros*. De plus, chaque homme a une fée qui assiste à sa naissance et décide de son sort. (Voyez l'Edda, 8e récit.) « Il y a des fées de diverses origines: les unes viennent des dieux, d'autres des géants, d'autres des nains. Gangler dit alors: Si les fées dispensent les destinées des hommes, elles les dispensent bien inégalement: quelques uns sont heureux et riches, le plus grand nombre traîne une vie pauvre et inglorieuse; ceux-ci parviennent à un âge avancé, ceux-là sont enlevés par une mort prématurée. Har répondit: Les fées qui sont d'une bonne origine sont favorables aux mortels; mais les hommes qui éprouvent des malheurs doivent les attribuer aux méchantes fées. » Voilà, dit avec raison Mallet en rapportant ce passage, une théorie complète de la féerie; et l'on voit que cette croyance, si répandue parmi toutes les nations celtiques, avait sa source dans l'odinisme.

Ce préjugé, le plus général que cette théogonie ait fait naître, a été aussi le plus durable. Les fées ont survécu aux dieux païens comme aux dieux scandinaves.

Il n'est question que de fées pendant tout le moyen âge. Point de château féodal qui n'eût la sienne, et qui même

ne s'en fît honneur. Ce n'est que très récemment qu'elles ont enfin disparu avec les possédés, les sorciers, les revenants, etc., devant les lumières de la philosophie *.

Des enchanteresses plus puissantes que les fées, les muses de l'Arioste et du Tasse, en les associant aux merveilles du génie, leur ont donné une immortalité plus assurée que celle qu'elles devaient au fanatisme et à la crédulité.



(²) Page 36, vers 4.

Aux parfums exhalés dans le séjour des dieux
Bragor mêle à son tour des chants mélodieux.

Les chants et les hymnes étaient, chez les peuples du Nord, une partie nécessaire des fêtes nuptiales : il n'en pouvait être autrement. Entourant l'amour heureux de tous les dieux du plaisir, auraient-ils oublié celui de la poésie ? Ils étaient trop sensibles à ses charmes. Elle était

* Le christianisme même, malgré tous ses efforts pour combattre cette opinion, n'avait pu en triompher. On ferait plusieurs volumes en rassemblant tous les actes de l'autorité ecclésiastique et civile dont les fées ont été l'objet.

Dans le procès de la pucelle d'Orléans, un des principaux chefs d'accusation contre elle, c'est qu'elle est allée souvent consulter les fées sous les chênes de la forêt, où elles tenaient leurs assemblées nocturnes.

pour eux une source de jouissances si vives, qu'ils la faisaient intervenir même dans leurs occupations les plus sévères et les plus fortes, dans les délibérations des conseils, dans les périls des combats.

Jamais il n'a existé de nation plus passionnée pour la poésie que les Scandinaves. L'éducation qu'on donnait aux jeunes gens consistait, quant à la culture de l'esprit, à leur apprendre par cœur le plus de vers qu'on pouvait, à leur faire déclamer les chants des anciens Scaldes. Cet exercice exaltait leur imagination naissante, et dès lors rien ne leur était plus facile que d'être eux-mêmes poëtes, et de soutenir de longues conversations en vers improvisés. Il y a plus : lorsqu'on se trouvait avec une personne à qui l'on voulait marquer des égards, on ne manquait pas de lui adresser la parole en vers. Elle répondait avec la même politesse : l'opinion avait établi qu'il était plus honnête de s'exprimer en vers qu'en prose. La poésie prouvait qu'on avait été bien élevé, qu'on avait eu l'esprit cultivé de bonne heure.

Les anciennes chroniques du Nord nous ont conservé un grand nombre de ces conversations en vers, et disent positivement qu'ils étaient faits et prononcés sur-le-champ *. La prose était donc, chez les nations celtiques, le patois, le jargon populaire ; et la poésie était la langue

* Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck*, t. 1, p. 369. Regnara Lodbrogs Saga, c. 51, ap. Biorner. histor.

naturelle des rois, des chefs de guerriers, des hommes distingués par leur rang et par leur fortune.

Si les princes, les ministres, les généraux, parlaient en vers dans les palais de Selma et de Morven, à plus forte raison les poëtes de profession, les Scaldes ne s'exprimaient pas autrement. Cela leur eût même été difficile; et les historiens remarquent, au sujet d'un barde nommé Sivard *, que, lorsqu'il parlait en prose, il semblait avoir la langue embarrassée et s'énonçait péniblement; mais qu'il s'exprimait en vers avec la plus grande facilité, et sans hésiter un moment.

Quoique nous possédions un assez grand nombre d'ouvrages des anciens Scaldes, nous n'avons pas une théorie complète du mécanisme de leur poésie et des règles de leur versification. Il reste à faire à cet égard des recherches qui seraient curieuses. Plusieurs de leurs poëmes sont rimés, et même très richement. Il en est d'autres où l'on n'aperçoit point de rimes, et dont les vers ne différaient de la prose que par des *voix toniques* à retour marqué, comme les *blank-verses* des Anglais, les *versi sciolti* des Italiens, etc. Il est probable que c'étaient des vers non rimés qu'on improvisait ** dans la conversation,

* Olav. in Epist., apud Worm. Litter. runic.

** On sait que Lamotte, Diderot, Mercier, Lessing, et d'autres littérateurs, ont sévèrement critiqué, dans les tragédies, le langage poétique et l'emploi des vers, comme une brillante invraisemblance, un ornement ambitieux, une imitation fausse et factice de la réa-

et que l'on réservait la versification, dont les règles étaient plus difficiles, pour les compositions travaillées plus à loisir et destinées aux occasions solennelles.

Une autre partie de la poésie, encore plus essentielle que le rhythme, c'est l'art de peindre avec la parole, et d'offrir sans cesse à l'esprit de nouvelles images. Ce talent, les bardes l'ont possédé au plus haut degré. Ils sont grands peintres, et par conséquent grands poëtes. Dans leurs vers, l'arc-en-ciel est *le pont des dieux;* l'or, *les larmes de Fréa;* l'étoile d'Orion, *la quenouille de Frigga;* la poésie, *le breuvage d'Odin;* la terre est *la base des airs, le vaisseau qui flotte sur les âges;* les arbres sont *la chevelure de la terre;* les pierres, *ses os;* la mer, *sa ceinture;* les fleuves, *sa sueur* et *le sang des vallées;* un vaisseau est *le coursier des flots;* la hache est *la main de l'homicide;* un combat est *un bain de sang;* la langue, *l'épée des paroles*, etc.

Quant au mérite de la composition, qui est plus rare chez les Scaldes, ils nous ont laissé pourtant des monuments remarquables sous ce rapport, tels que plusieurs poëmes d'Ossian, et le chant que Regner Lodbrog composa dans sa prison avant d'expirer. Je ne crois pas

lité. Ils auraient voulu qu'on fît parler en prose les personnages dramatiques. Cette critique (qui n'a guère réussi parmi nous) eût été tout-à-fait absurde en Scandinavie. Là, des rois et des héros parlant en vers n'auraient été que la réalité mise au théâtre, et l'exacte et fidèle imitation de la nature.

que les grands modèles de l'antiquité offrent rien de plus digne d'admiration que cet hymne inspiré par un si noble enthousiasme ; l'âme du héros prêt à mourir a rassemblé toutes les forces de son courage et de son génie, et les a léguées à la terre dans son chant d'adieux.



(3) Page 36, vers 9.

Sur l'autel de l'hymen une coupe sacrée
Est, aux divins époux, par Bragor préparée.

Les cérémonies du mariage étaient fort simples chez les nations celtiques, et consistaient principalement en festins. Dans ces repas on buvait immodérément. On portait des santés à tous les conviés : l'usage des toasts vient des Scandinaves ; ils buvaient aussi à l'honneur des héros et de leurs amis morts glorieusement. Mais, *à tout seigneur tout honneur*, on commençait par boire à la santé des dieux*. On vidait d'abord la coupe d'Odin, pour obtenir de lui la puissance et la gloire ; ensuite la coupe de Niord et celle de Frey, pour demander une saison fertile ; puis

* Les Scandinaves étaient si fort attachés à cet usage, que les premiers missionnaires, ne pouvant l'abolir, se contentèrent de les engager à substituer à leurs fausses divinités le vrai dieu, les apôtres et les saints, à la santé desquels ils burent religieusement pendant plusieurs siècles. (Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemarck.*)

le *bragor-bott* (la coupe de Brag, le dieu de l'éloquence et de la poésie, etc.). Chacun des habitants du Valhal avait son toast, et l'on peut croire que Thor n'était point oublié par les guerriers, ni Fréa par les amants.

(4) Page 37, vers 1.

Des destins consultés l'implacable ministre
A porté jusqu'à moi son oracle sinistre.

C'était une coutume des Scandinaves d'interroger sur leur sort tout ce qui pouvait être animé d'une vertu divine. « Fridleif (dit Saxon le grammairien), voulant connaître la destinée de son fils Olaüs, entra dans le temple des dieux pour les interroger. » D'autres, par le secours des runes, évoquaient les mânes de leurs sépulcres, et forçaient les morts à leur révéler leurs destinées. Quelques uns s'adressaient aux pierres consacrées, qui ont été les premières idoles. « Thorstein, rapporte une ancienne chronique islandaise, arrivé près de la pierre qu'il avait coutume d'adorer, se prosterna devant elle, et la pria de lui apprendre son sort. Ceux qui le suivaient entendirent une voix lugubre sortir de la pierre : C'est pour la dernière fois, c'est avec des pieds qui touchent au tombeau, que tu es venu en ce lieu. Avant que le soleil ait fini son cours, le redoutable Indrid t'aura immolé à sa haine. »

Mais de toutes ces consultations d'oracles, celle qui est racontée avec le plus de détails, c'est la descente d'Odin aux enfers, pour apprendre d'Héla le destin de son fils, rapportée dans le chant scandinave, dont ce poëme offre une fidèle imitation.



(5) Page 41, vers 20.

Odin a recueilli sur le trône des airs
Tous les serments jurés par l'immense univers.

Les événements qui font le sujet de ce poëme sont les faits les plus remarquables de la théogonie scandinave, aussi sont-ils souvent retracés par les Scaldes. Mais chacun les raconte avec des circonstances diverses, ce qui m'a donné la liberté de choisir entre ces différents récits celui qui offrait les développements les plus favorables à la poésie.

Dans l'Edda *, Balder est averti par un songe que ses jours sont exposés au plus grand péril.

D'après un récit différent de celui de l'Edda, ce n'est point un songe qui a révélé le danger de Balder, c'est l'oracle de la prophétesse des enfers, interrogée par Odin, suivant les uns, et, suivant d'autres, par Frigga.

* Voyez Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemarck*, t. 2, p. 192; et Saxon le grammairien, liv. 3, p. 43.

L'inquiétude qui porte la reine des dieux à consulter l'oracle sur le sort de son fils, convient mieux au cœur d'une mère; j'ai donc préféré cette tradition comme étant celle qui offrait le plus d'intérêt, et qui, au fond, devait être la plus conforme *à la vérité de l'histoire*.

Aussitôt qu'Odin et Frigga furent instruits du péril qui menaçait une tête si chère, d'accord avec les autres dieux, ils obtinrent, du feu, de l'eau, des plantes, des métaux, des pierres, des hommes, des animaux, de la foudre, des poisons, des maladies, etc., la promesse de respecter les jours de Balder. (Edda, 28e récit.) Ce serment des éléments et de tous les êtres de l'univers, exigé en un moment par le dieu des dieux, m'a paru toujours une idée grande et sublime; et j'aurais bien désiré pouvoir retracer dignement ce tableau, le plus majestueux, selon moi, que la poésie des Scandinaves ait offert à l'imagination.

CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIÈME.

LOCK, PARJURE A SON SERMENT, CONSPIRE LA PERTE DE BALDER.

Odin, dans tout l'éclat de sa majesté sainte,
A ramené les dieux vers la céleste enceinte.
L'allégresse y renaît ; le Valhal radieux
Revoit briller encor le sourire des dieux.
Mais, en proie à sa haine, à sa douleur profonde,
Lock ne suit point les pas du souverain du monde.
Il a vu ce spectacle à son bonheur fatal ;
Il a vu l'univers aux pieds de son rival.
Ce spectacle en son cœur a rouvert sa blessure,
Et redoublé l'horreur des tourments qu'il endure.
En ce jour solennel, Lock portait dans sa main
Un dard armé de fer, formé du bois divin (1),
Dont la tige, au désert se cachant, solitaire,
N'avait point jusqu'alors épouvanté la terre,
Triste instrument du crime, et n'était point encor
Moissonnée au printemps par les faucilles d'or,

Quand les fils d'Irmensul recommencent l'année [2].
Tandis qu'aux pieds d'Odin la terre est prosternée,
Lock, aux voix des mortels, des dieux obéissants,
Soumis en apparence, a mêlé ses accents.
Mais Lock, contre son sein pressant le dard perfide,
Arrêtait le serment de son glaive homicide;
Lui seul il proférait un serment imposteur,
Par sa bouche juré, démenti par son cœur...
Quand les dieux sont rentrés dans leur palais céleste,
Il s'arrache en fureur d'un spectacle funeste,
Et va, loin du Valhal, noir Nifleim [3], sur tes bords
De sa haine en délire exhaler les transports:
« Ce n'était point assez pour ma fureur jalouse
« Qu'un rival abhorré m'enlevât une épouse!
« Qui m'eût dit que le sort, insultant à mes pleurs,
« Lui gardât plus de gloire, à moi plus de douleurs?
« Héla rend sur Balder je ne sais quels oracles!
« Pour le défendre, il faut l'entourer de miracles.
« Il faut que, respecté des enfers et des cieux,
« Gardé par les humains, défendu par les dieux,
« Balder [4], fier d'un honneur sans borne et sans exemple,
« Marche dans l'univers comme un dieu dans son temple!
« Par de lâches serments tous les êtres liés
« Abaissent devant lui leurs fronts humiliés,

« Et moi, je vais des dieux grossir la foule esclave,
« Satellite avili d'un rival qui me brave!
« Ah! que plutôt ce fer... Mais le supplice est prêt;
« Un juge inexorable a prononcé l'arrêt;
« Sa vengeance dévoue à d'éternels supplices
« Du trépas de Balder l'auteur et les complices.
« Infortuné! quels maux, quels cruels châtiments
« Égaleraient jamais l'horreur de mes tourments?
« Dieu tyran, ne crois pas m'inspirer d'épouvante!
« Il faut, pour m'alarmer, que ta fureur invente
« Des supplices nouveaux, affreux, pareils enfin
« Au sombre désespoir qui rugit dans mon sein.
« Quel que soit ton pouvoir, mon désespoir l'égale.
« La force de mes maux de ta force est rivale.
« La haine est sur mon cœur plus puissante que toi.
« Quand je serai vengé, tu peux tonner sur moi.
« Foudroyé sous tes coups, tu me verras sourire...
« Et qu'importe, après tout, quel tourment me déchire?
« Qu'importe que ce cœur soit brûlé par les feux
« Des flambeaux de la haine ou des foudres des cieux?
« Ah! du moins je serais, dans ma douleur profonde,
« Consolé par leurs pleurs, par la chute du monde.
« Sous ce glaive, Balder, ton sang aurait coulé;
« Mon bras t'aurait vaincu, mes pieds t'auraient foulé.

« Quelle joie en mon deuil! quel prix à mon supplice!
« Et qui sait si le sort veut qu'Odin me punisse?
« Qui sait si ma fureur n'a pas la liberté
« D'assouvir sa vengeance avec impunité?
« Car pourquoi ressentir de frivoles alarmes?
« Ai-je éprouvé d'Odin les foudres et les armes?
« Quand, par sa voix terrible, il croit nous émouvoir,
« Peut-être sa menace a passé son pouvoir.
« Au crédule univers peut-être il en impose...
« Il a lié par là l'univers à ma cause.
« Si je succombe, uni par les mêmes serments,
« L'univers doit subir de pareils châtiments.
« Lorsque tout est coupable, il n'est point de victimes;
« Et le crime souvent est absous par des crimes. »
Alors, à sa fureur laissant un libre cours,
Lock implore d'Héla (5) l'homicide secours;
Et tournant ses regards vers son noir sanctuaire,
« Entends ma voix, dit-il, déesse meurtrière,
« Héla, sers ma vengeance et protège ce fer,
« Ce fer qui te dévoue ou le monde ou Balder.
« Viens accomplir sur lui ton oracle sinistre;
« De tes sanglants arrêts que mon bras soit ministre!
« Aux menaces d'Odin s'il faut ajouter foi,
« L'univers doit bientôt n'appartenir qu'à toi;

« Ou, s'il nous a trompés, déesse, je t'envoie
« Dans l'héritier des cieux une assez riche proie.
« Souvent je t'ai servie, et mes ressentiments
« Ont fait couler le sang dans tes noirs monuments;
« Mais jamais sous mes coups d'aussi grandes victimes,
« Héla, n'ont enrichi tes avares abîmes.
« Ma vengeance t'élève au trône du Valhal.
« Héla, conduis mon bras, livre-moi mon rival. »
Ses cris vont au Nastrund : le Nastrund lui renvoie
Les féroces accents de son horrible joie ;
Et cette voix lugubre, en ébranlant les airs,
Lui porte l'espérance et le vœu des enfers.
Lock recueille en son cœur ces accents homicides,
Vers les voûtes des cieux porte ses pas perfides,
Franchit le seuil divin des palais étoilés,
Où les dieux près d'Odin sont en foule assemblés.
Leur front n'est plus couvert d'un voile de tristesse;
Le ciel résonne encor de leurs chants d'allégresse.
Fréa, versant l'oubli d'un moment de douleurs,
De la joie à leurs yeux fait briller les couleurs.
Dans les cieux à flots d'or la lumière est semée ;
Du doux esprit des fleurs leur voûte est parfumée ;
Bragor, sa harpe en main, redit l'hymne d'amour ;
Odin appelle encor les plaisirs à sa cour,

Et les dieux, consolés par sa voix paternelle,
Recommencent leurs chants, leur danse solennelle.
Ainsi sur l'horizon quand la foudre a grondé,
Que de sombres torrents l'air n'est plus inondé,
Partout brille un jour pur sans ombre et sans nuage :
Les cieux rassérénés ont oublié l'orage.
Balder entend son nom par les dieux répété
Dans un chant de triomphe et d'immortalité :

Gloire à toi, fils du roi du monde,
Gloire! que des cieux, des enfers,
La voix à nos voix se confonde!
Des champs et des monts et des mers
Que l'immensité nous réponde !
Que des airs l'étendue au loin, au loin profonde,
Que les astres en chœur disent dans leurs concerts :
Gloire à toi, fils du roi du monde,
Gloire! ton temple est l'univers.

Tout ce que du néant les destins font éclore
N'a que l'éclat de son matin.
Bientôt de sa brillante aurore
Précipité vers son déclin,
L'éternelle nuit le dévore.

Toi seul sur tous les temps planes d'un vol hardi,
Et, fixant leur course enchaînée,
Ton immuable destinée
S'arrête dans l'éclat d'un éternel midi.

Tour à tour la nature inspire
L'amour par ses bienfaits, par ses fléaux l'effroi;
Toi, tu n'as que ses dons, ses parfums, son sourire:
La douleur et la mort sont absentes pour toi.
Le souffle embaumé du zéphire,
L'esprit des fleurs est l'air que ta bouche respire.
Le fer ne t'atteint pas; le feu luit sans brûler;
L'enfer pose à tes pieds ses armes;
Et tu vois tes jours sans alarmes
Comme les flots des mers, innombrables, couler.

Tu marches sur l'orage et les foudres brûlantes,
Sur le volcan roulant ses laves bouillonnantes,
Comme sur les gazons et les fleurs de Lora (6),
Ou sur le parvis d'or du palais de Selma (7).
Tu n'entends dans l'éclat de l'horrible tourmente
Que le serment des vents qui t'engagent leur foi;
Tu ne vois dans l'onde écumante
Que la mer à tes pieds reconnaissant son roi.

Le bruit du noir torrent qui gronde,
Le cri lugubre des enfers,
Disent, comme nos doux concerts :
Gloire à toi, fils du roi du monde,
Gloire ! ton temple est l'univers.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Page 55, vers 12.

Un dard armé de fer, formé du bois divin...

Le gui. On sait quelle était la vénération religieuse de tous les peuples du Nord, des Germains, des Gaulois, des Scandinaves, pour cet arbuste sacré qu'ils appelaient et que les peuples du Holstein et des contrées voisines nomment encore *le rameau du spectre* (*marentacken*), sans doute à cause du pouvoir qu'ils lui attribuaient d'évoquer les ombres des morts.

Le prestige n'est pas même entièrement dissipé, et plusieurs peuplades d'Écosse et de Norwège (d'après la tradition de leurs superstitieux ancêtres) révèrent encore le gui. La cause de ce respect mêlé de terreur, c'est l'opinion qui lui attribuait la mort de Balder. La tige qui avait fait périr le fils du souverain des dieux devint la plus célèbre et la plus redoutée de toutes les plantes; les peuples ne la contemplaient qu'avec admiration et avec effroi. Ils lui supposèrent mille propriétés merveilleuses, le don de guérir les maladies, de conjurer les fléaux, d'écarter le tonnerre, etc.

(²) Page 56, vers 1.

Quand les fils d'Irmensul recommencent l'année...

Tous les ans, les peuples conduits par leurs prêtres se répandaient dans les bois pour faire la recherche du premier rameau de gui naissant. Dès qu'on le découvrait, on le saluait par des acclamations universelles. Le prêtre s'approchait de l'arbre objet de leur respect, coupait le gui avec sa faucille d'or, le recueillait pour le faire sécher, et en distribuer la poussière aux fidèles, persuadés des vertus magiques de ce talisman.

La cérémonie était solennellement annoncée en ces mots par des crieurs publics, *au gui l'an neuf.* Ainsi la recherche du gui était pour les Germains l'inauguration de la nouvelle année *.



(³) Page 56, vers 11.

Et va, loin du Valhal, noir Nifleim, sur tes bords...

Le Nifleim est un vaste désert couvert de glaces et d'ombres éternelles, qui sépare le monde des vivants de l'empire d'Héla. (Voyez la note 21 du premier chant.)

* « En quelques endroits de la Haute-Allemagne le peuple a conservé cet usage, qui se pratique aussi en plusieurs provinces de France. Les jeunes gens vont, au commencement de l'année, frapper les portes et les fenêtres des maisons, en criant *guthyl* (ancien mot qui signifie *le gui*). » Keysl., *Antiq. celt. et sept.*, p. 304.

(4) Page 56, vers 21.

Balder, fier d'un honneur sans borne et sans exemple,
Marche dans l'univers comme un dieu dans son temple.

Les premiers Scandinaves adoraient les dieux en plein air ; ils avaient en horreur l'usage des temples. Leur religion proscrivait formellement cette coutume. Elle enseignait que c'était offenser les dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, et qu'on gênait et resserrait par là leur action, qui doit pénétrer librement toutes les créatures pour les faire subsister.

A mesure que des relations s'établirent entre les nations celtiques et les autres peuples de l'Europe, leur religion, s'altérant par degrés, toléra peu à peu les temples et les idoles, et les adopta enfin sans réserve. Les trois principaux peuples de la Scandinavie élevèrent des temples à l'envi ; mais aucun ne fut plus fameux que celui d'Upsal en Suède. L'or y brillait, dit-on, de tous côtés. Une chaîne de ce métal (ou seulement dorée) entourait le faîte de l'édifice, qui n'avait pas moins de 2,700 pieds de circonférence. Ce grand temple était consacré à trois des plus puissantes divinités du Valhal, Odin, Thor et Frigga. On y adorait aussi les autres dieux *.

* Les cérémonies du culte des Scandinaves, leurs fêtes, leurs sacrifices, offrent des détails très curieux, sur lesquels on peut consulter, entre autres, Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemarck*, tom 1.

Le temple bâti à Drontheim, par Haquin, roi de Norwège, ne le cédait point en magnificence à celui d'Upsal *.

(5) Page 58, vers 16.

Lock implore d'Héla l'homicide secours.

Héla, qui menaçait les dieux de détruire l'univers dès sa naissance, fut précipitée par eux dans les enfers, où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, afin qu'elle reçût dans ces sombres demeures ceux qui lui sont envoyés, c'est-à-dire ceux qui périssent de maladie ou de vieillesse. (Edda, 16e récit.) « Il n'est pas encore hors d'usage parmi le peuple du duché de Slewig, s'il faut en croire Arnkiel, de personnifier la mort et de lui donner le nom de *Hell* ou *Héla*. Ainsi, pour dire que la contagion est dans un lieu, on dit qu'*Héla* s'y promène, qu'*Héla* y est arrivée, et qu'un homme a fait un pacte avec *Héla*, lorsqu'il s'est rétabli d'une maladie qu'on croyait mortelle. C'est du même mot qu'est encore emprunté celui qui désigne l'enfer dans les langues du Nord

* Quand les peuples du nord de l'Europe eurent embrassé le christianisme, on mit autant de zèle à détruire ces temples qu'on en avait montré auparavant pour y servir les faux dieux. Les historiens rapportent qu'en les démolissant on y trouva de grandes richesses.

et de l'Allemagne, en anglais, etc. » (Arnkiel, *Cimbria*, c. 9, p. 55; Keysl. Antiq., p. 180.)

(6) Page 61, vers 17.

Comme sur les gazons et les fleurs de Lora.

Lora est le nom d'une vallée et d'une rivière dans le *Morven*, partie de l'Écosse.

(Lora signifie *bruyant*; et Morven, *chaîne de montagnes*.)

(7) Page 61, vers 18.

Ou sur le parvis d'or du palais de Selma.

Selma était le nom du palais de Fingal, roi de *Morven*. Les chants d'Ossian, fils de Fingal, ont immortalisé le souvenir de *Selma*.

CHANT QUATRIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

FÊTES ET JOUTES DES DIEUX; MORT DE BALDER.

Ainsi des fils d'Odin les célestes cantiques
Font de l'heureux Valhal résonner les portiques;
Leur cœur laisse avec joie en un chant solennel
Éclater les transports de l'amour fraternel.
Tels des astres amis laissent dans leur carrière
Leur chaleur se répandre en rayons de lumière.
Remonté dans les cieux des gouffres des enfers,
Lock prête en frémissant l'oreille à leurs concerts;
Mais il contient sa rage, et son noir artifice
Emprunte le secours d'un silence complice.
Nul regard indiscret, nul geste délateur
Ne trahit les secrets de son perfide cœur,
De ce cœur qui recèle un forfait dans son ombre
Comme un foudre est caché dans un nuage sombre.
O qui peindra jamais, dans ce jour glorieux,
Les fêtes, les plaisirs des habitants des cieux!

Là, près du grand Odin, des pompes d'hyménée,
L'imposant appareil, la splendeur ordonnée;
Ici, les dieux mêlant en désordre leurs jeux,
Et leur folâtre ivresse, et leur tumulte heureux.
Plus loin, c'est des banquets la bruyante allégresse;
De l'hydromel d'Asgard (1) la source enchanteresse,
Sans s'épuiser jamais, coule des urnes d'or.
O reine des festins, épouse de Bragor,
Ta main, belle Iduna (2), fait briller sur leurs tables
Le mets qui fait les dieux, ces pommes délectables,
Ce fruit qui tous les jours des immortels goûté,
Renouvelle, entretient leur immortalité.
  Là, des douze Valkirs accompagnant la danse,
Douze célestes chœurs les suivent en cadence.
Valkirs, filles d'Odin, en des bois enchantés,
Appelé par la voix des molles voluptés,
Un peuple amant vous suit; on voit leur foule errante
S'égarer avec vous sous cette ombre odorante
Qu'arrose un fleuve heureux de ses magiques flots.
Pour prix de ses exploits, près de vous le héros
Trouve à son tendre espoir vos cœurs toujours propices,
Et de l'amour en fleurs respire les délices.
  Cherchant d'autres plaisirs, ces brillants demi-dieux,
Qui, pressant leurs coursiers de leurs rênes de feux,

Dirigent les soleils dans les célestes routes,
Parcourent dans leurs jeux ces immortelles voûtes.
Le ciel est leur carrière, et les astres leurs chars.
De lumineux sillons tracent de toutes parts
Leurs courses dans les airs, et la terre étonnée
Voit cent fois en un jour recommencer l'année.

Surtout, des immortels illustrant les loisirs,
L'image des combats (3) fait leurs plus chers plaisirs.
Ces mânes des héros, ces fils de la Victoire,
Qui, brûlants de courage, et rayonnants de gloire,
Sont montés au Valhal, le front ceint de lauriers,
Aux pompes de l'hymen mêlent des jeux guerriers,
Des triomphes sans deuil, des exploits sans alarmes,
Et dans le ciel en paix font résonner leurs armes.
De leurs jeux belliqueux ils placent les apprêts;
Là, les prix des vainqueurs; là, le but de leurs traits.
Un trophée éclatant dans le Valhal s'élève;
Sur ce trophée un casque, un bouclier, un glaive,
Objets chers aux héros, sont les prix glorieux
Dans la lice divine étalés à leurs yeux.
Les dieux sont attentifs à la joute guerrière:
Les uns, rangés en ordre, entourent la carrière;
Les autres, dans la lice ardents à s'élancer,
S'arment déjà des traits que leurs mains vont lancer.

Ils marchent : sous leurs pas les vastes cieux mugissent;
De leurs arcs, de leurs traits, les éclairs rejaillissent,
Et leur bouclier d'or jette un éclat pareil
A la flamme qui luit sur le front du soleil.
La harpe de Bragor, à sa voix réunie (4),
Répand devant leurs pas sa céleste harmonie,
Dont les sons fiers et doux leur parlent tour à tour
De plaisirs, de combats, et de gloire et d'amour.
A leur tête est Balder : sa vaillance, sa grâce,
Son front guerrier, brillant d'allégresse et d'audace,
Où Fréa, Stercater, épuisent tous leurs feux,
Appellent sur lui seul les regards et les vœux.
Lui seul, parmi leurs rangs, dans la céleste arène,
Lève sur tous les dieux sa tête souveraine.
Dans la sombre Hercinie, au sein d'un bois sacré,
Tel un chêne géant, de géants entouré,
S'élève au-dessus d'eux dans les champs du tonnerre,
Autant qu'ils sont eux-même au-dessus de la terre.
Cependant, assurés sur la foi des serments (5)
Jurés au fils d'Odin par tous les éléments,
Quelquefois à Balder les immortels, sans craintes,
Portent en se jouant d'innocentes atteintes.
A lui lancer leurs traits Balder les enhardit;
D'être le but des dards lui-même il s'applaudit.

Le héros souriant affronte la tempête
Des flèches que les dieux font voler sur sa tête.
Il voit le feu, le fer, justement défiés,
S'émousser sur son corps et tomber à ses pieds:
Tant l'univers soumis garde la foi sacrée
Que les mondes, les cieux, les astres, ont jurée!
Lock sourit à l'aspect de ce jeu des héros,
Favorable au succès de ses affreux complots.
Plein d'un coupable espoir, il prend part avec joie
A ce combat des dieux, qui lui promet sa proie;
Du même amour de gloire il paraît animé,
Se mêle dans leurs rangs, du trait perfide armé,
S'approche de Balder... Sa main tremble, il frissonne;
Au moment de frapper, l'audace l'abandonne:
« Je n'ai qu'un trait, dit-il; si mon bras égaré
« Ne porte au fils d'Odin qu'un coup mal assuré,
« Dieux! je perdrai sa mort, le prix de mon supplice...
« Si de quelque immortel, innocemment complice,
« J'empruntais le secours! si j'en chargeais un bras
« Terrible, et toujours sûr de lancer le trépas!
« Est-il quelqu'un des dieux... La vengeance m'éclaire:
« Balder, pour t'immoler, je fais choix de ton frère. »
Alors, dans le Valhal, ses yeux de toute part
Cherchent l'aveugle Hoder (6) : il le voit à l'écart,

Rayonnant des splendeurs de la cour paternelle,
Et ses yeux sont couverts d'une nuit éternelle!
Hoder, comme autrefois, ne peut plus dans les cieux
Briller au champ d'honneur, et triompher des dieux:
Des plaisirs des héros il n'a que la mémoire;
Au bruit de leurs combats il rêve encor la gloire:
Mais, lorsque dans les chants dont Asgard est charmé
Il entend retentir le nom d'un frère aimé,
La voix de l'amitié fait taire en sa pensée
Le douloureux regret de sa gloire éclipsée.
Lock s'approche et l'aborde : « O magnanime Hoder,
« Frère trop malheureux du trop heureux Balder,
« Que je te plains! dit-il : non, jamais ta paupière
« N'a dû plus qu'aujourd'hui regretter la lumière.
« Tu n'as point vu ce jour, ce serment glorieux,
« Des complots de l'enfer Balder victorieux,
« Son immortalité par les cieux proclamée;
« Et tu ne peux point voir, à l'égal d'une armée,
« Ton frère sur lui seul fixant tous les regards,
« Seul contre tous les dieux qui lui lancent leurs dards,
« Seul les défiant tous d'un front inaltérable,
« Opposer à leurs coups son corps invulnérable!
« Et tu ne peux sur lui lancer comme eux des traits,
« Toi, dont le bras si sûr ne s'égara jamais!

« Mais pourquoi t'affliger?... De ce plaisir céleste,
« Des jeux des immortels si quelque amour te reste,
« Le champ d'honneur des cieux n'est point fermé pour toi,
« Et tu peux y rentrer en t'unissant à moi.
« Arme-toi de ce dard; ma vue, aussi perçante
« Que ta main fut toujours glorieuse et puissante,
« Dirigera le trait vers l'endroit du Valhal
« Où Balder fait briller son éclat sans rival.
« Conduit par mes regards, ton bras peut sans alarmes
« Faire voler sur lui tes innocentes armes,
« Et tu verras encor les immortels jaloux,
« Comme aux jours de ta gloire, applaudir à tes coups. »
L'aveugle Hoder le croit. Ta vue est éclipsée,
Hoder! la même nuit couvre aussi ta pensée.
Il prend le trait fatal, le balance dans l'air;
Lock dirige sa main; il le lance à Balder.
Hélas! le trait lancé par une main trop sûre,
Ouvre au sein de Balder une large blessure.
Lui qui bravait en paix les mortels et les dieux,
Lui sur qui vainement auraient tonné les cieux,
Atteint d'un faible dard, il chancelle, il succombe,
Un moment ranimé, se relève, retombe,
Et son front est couvert des ombres de la mort.
Mais Lock ne contient plus son horrible transport;

Le monstre, enorgueilli du succès de son crime,
Insulte à son rival, foule aux pieds sa victime:
« C'en est fait! mon affront dans ton sang est lavé,
« Et Lock par son rival ne sera plus bravé!
« J'ai fait luire à la fin le jour de la vengeance! »
Le perfide, à ces mots, loin du Valhal s'élance
Avant que tous les dieux, témoins de ses noirceurs,
L'aient atteint, l'aient saisi de leurs bras punisseurs.
Précipitant ses pas vers des nuages sombres,
Il se fait un refuge, un rempart de leurs ombres,
Et croit, loin des regards de son juge irrité,
Se perdre dans la nuit, fuir dans l'immensité.
Ainsi, lorsque les traits, les éclats du tonnerre
Ont par un coup terrible épouvanté la terre,
Dans les airs orageux il se replonge, il fuit,
Et se perd en grondant dans leur immense nuit.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) Page 72, vers 6.

De l'hydromel d'Asgard la source enchanteresse...

L'hydromel était la boisson favorite des Scandinaves. Comme les délices du ciel ont toujours une ressemblance frappante et un air de famille avec les plaisirs de la terre, c'est encore la liqueur chérie des dieux et des héros admis à la cour d'Odin.

La source du céleste hydromel est placée sous le cèdre Lérada, qui fleurit dans le Valhal *. (Edda, 20e récit.)

As-gard signifie *le séjour divin*, littéralement *la cour des dieux* **. Il paraît que c'était le nom du palais d'Odin, dans son premier empire. Il est souvent employé par les Scaldes comme synonyme du Valhal.



(2) Page 72, vers 9.

Ta main, belle Iduna...

Ce qui fait que les dieux jouissent d'une jeunesse éter-

* Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck*, tome 2, pag. 136-164.

** *Idem*, pag. 84.

nelle, et que leurs forces sans cesse renaissantes repoussent toutes les atteintes de la vieillesse et de la mort, c'est qu'Iduna, épouse de Bragor et déesse des festins, sert tous les jours sur leur table céleste des pommes qui ont le don de rajeunir, de prévenir le dépérissement, d'arrêter les ravages du temps avant qu'ils soient commis. Ce mets est pour les dieux le talisman de l'immortalité.

« Les dieux, dit Gangler (14e récit de l'Edda), ont confié là un grand trésor à la garde et à la bonne foi d'Iduna. Har, souriant, lui répondit : Aussi cette confiance les a-t-elle exposés au plus grand péril. » Le perfide Lock, avec autant d'adresse que de mystère, parvint un jour à enlever Iduna, et à la cacher dans une forêt où il la fit garder par un géant. Les habitants du Valhal la cherchèrent long-temps et inutilement dans tout l'univers; déjà ils commençaient à voir leurs cheveux blanchir, et les rides sillonner leurs fronts célestes. Ils découvrirent enfin l'auteur de ce complot, le saisirent, et lui firent de si terribles menaces, qu'il fut obligé de leur restituer Iduna et ses pommes. (Edda, 2e partie.)

---

(3) Page 73, vers 8.

Surtout, des immortels illustrant les loisirs,
L'image des combats fait leurs plus chers plaisirs.

C'est la victoire qui ouvre aux mânes des guerriers l'en-

trée des palais d'Odin. Ils y prennent rang d'après le nombre des ennemis qu'ils ont tués. Les combats, qui ont fait leur gloire sur la terre, font leurs plaisirs dans le ciel. Tous les jours le Valhal voit les dieux et les héros prendre les armes, entrer en lice, se mettre en pièces, se couvrir de blessures qui, heureusement, se referment d'elles-mêmes l'instant d'après, comme celles des anges et des diables dans le poëme de Milton.

En cela les Scandinaves avaient fait leurs dieux à leur image. Quand ils n'avaient point de guerre sérieuse, ils cherchaient à repaître par des combats fictifs leur passion effrénée pour la guerre. « Les Goths, dit un historien, aiment extrêmemént à lancer des traits, et c'est leur usage journalier de représenter des combats dans leurs jeux (Isidor. » Chronic.)

C'est à cette coutume des nations celtiques, dont les peuples modernes de l'Europe ont long-temps conservé tant d'habitudes, que doit être rapporté l'établissement des tournois, où nous retrouvons encore l'odinisme.



(4) Page 74, vers 5.

La harpe de Bragor à sa voix réunie...

Voilà un nouvel exemple des coutumes de la terre transportées dans le ciel. Des poëtes suivaient toujours les chefs

scandinaves dans leurs expéditions. Sur le champ de bataille ils improvisaient des chants qui enflammaient le courage des soldats. Telle était, chez ces peuples, l'étroite alliance de l'héroïsme et de la poésie, que les guerriers parlaient en vers, et les bardes chantaient au milieu des combats.



(5) Page 74, vers 19.

Cependant, assurés sur la foi des serments...

Depuis que tous les êtres et tous les éléments avaient juré de respecter les jours de Balder, les dieux, dans leurs jeux guerriers, se faisaient un plaisir de lancer à Balder des dards aigus, des flèches enflammées, des rochers, qui l'atteignaient sans le blesser et s'émoussaient sur son corps invulnérable. Balder lui-même les y excitait, et prenait plaisir à ces témoignages éclatants de la fidélité et du respect de l'univers. (Edda, 28e récit.)



(6) Page 75, vers 24.

Ses yeux de toute part
Cherchent l'aveugle Hoder...

Lock, au milieu du Valhal, témoin de ce jeu des dieux, et tenant dans sa main une branche de gui, s'approcha d'Hoder : Pourquoi, lui dit-il, ne lances-tu pas à Balder

des traits, comme les autres dieux ? Je suis aveugle, dit Hoder, et je n'ai point d'armes. Lock lui présente le gui de chêne, et lui offre de diriger son bras vers l'endroit du Valhal où est Balder. Hoder lance le gui : Balder tombe percé et sans vie. Ainsi le fils du plus puissant des dieux dut la mort à une branche d'un faible arbrisseau, lancée par un aveugle. (Voy. le 28[e] récit de l'Edda, et le 30[e], intitulé *Fuite de Lock.*)

Les dieux des Scandinaves sont, comme ceux des Grecs, sujets aux infirmités humaines. Hoder, fils d'Odin, est aveugle, de même que Vulcain, fils de Jupiter, est boiteux. Mais voici entre les habitants de l'Olympe et ceux du Valhal une différence remarquable. Chez les païens, *dieu* et *immortel* sont synonymes (*theoi aien eontes*). Le Jupiter d'Homère est plus puissant lui seul que tous les dieux ensemble. On les voit

S'efforçant d'enlever, dans leur audace vaine,
La chaîne d'or que tient le monarque des cieux :
La chaîne d'or demeure en sa main souveraine,
Et Jupiter, lui seul, enlève tous les dieux.

Pourtant il ne peut les faire périr. Il les menace (*Iliad.*, chants 1 et 8) de les foudroyer, de leur imposer des supplices, jamais de leur ravir leur immortalité. Celle des dieux celtiques est plus précaire, plus fragile. Ils ne la conservent qu'autant qu'ils se nourrissent de ces fruits précieux que leur sert Iduna : et même ce talisman ne dé-

robe point Balder au trépas. L'Edda (33e récit) semble établir deux classes de dieux; les uns doivent vivre éternellement, les autres périront au dernier jour du monde.

Tous les habitants de l'Olympe jouissant de l'immortalité, les dieux d'Homère sont *plus dieux* que ceux d'Ossian. Ces derniers n'en sont peut-être que plus dramatiques, plus intéressants pour l'homme, dont ils partagent les craintes, les périls, et les douleurs.

CHANT CINQUIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

REGRETS DE FRIGGA, D'HODER, DE RHINDA; CONSTERNATION DE L'UNIVERS.

Qui peindra la terreur que des cieux aux abîmes
Répand l'affreux succès du plus affreux des crimes,
Les astres éclipsant leurs feux pâles d'effroi,
Et les dieux en tremblant fuyant devant leur roi?
Déplorable instrument des complots d'un perfide,
Coupable involontaire, innocent fratricide,
Hoder, de désespoir, de remords déchiré,
S'attache au corps sanglant de son frère expiré.
Du héros qui n'est plus la mère infortunée,
Et son amante, hélas! veuve avant l'hyménée,
Mêlent leurs pleurs au sang d'un époux et d'un fils;
Et le Valhal ému retentit de leurs cris.
Rhinda, pour rendre encor sa douleur plus cruelle,
Elle-même s'accuse et se dit criminelle
D'avoir armé le bras du meurtrier jaloux,
Et d'avoir fait verser le sang de son époux.

« C'est moi, c'est moi, dit-elle en sa douleur profonde,
« Qui cause ton trépas et la perte du monde.
« Balder! c'est notre amour qui du lâche assassin
« A conduit le poignard et les coups dans ton sein.
« Ah! ne devais-je pas, quand l'oracle homicide
« Eut averti les dieux des complots du perfide,
« M'arracher à l'amour, à la gloire, au Valhal,
« Te fuir, pour te soustraire aux fureurs d'un rival?
« L'espérance du monde aurait été sauvée;
« Ta tendresse avec toi m'eût été conservée.
« Je serais, loin de toi, fugitive aux déserts,
« Mais du moins avec toi dans le même univers.
« Absents, mais réunis par l'amour le plus tendre,
« Nos cœurs pourraient encor se répondre et s'entendre...
« Et ton épouse, hélas, par des cris superflus,
« Te redemande au ciel, au monde, où tu n'es plus,
« Que ton malheur dévoue à des malheurs sans nombre! »
Frigga, dans sa douleur plus farouche et plus sombre:
« O crime! ô trahison du parjure univers!
« Quoi! les dieux, les humains, les cieux et les enfers,
« Ont promis de sauver l'héritier de leur maître!
« Tous ensemble ils n'ont pu le garantir d'un traître!
« Aux yeux des immortels un barbare assassin
« Enfonce impunément le poignard dans son sein!

« Voilà quels sont ces dieux, et quelle est leur puissance!
« Ils laissent par le crime égorger l'innocence;
« Terribles quand il faut proscrire et se venger,
« Sans pouvoir quand il faut défendre et protéger.
« Odin, rends ta colère en ruines féconde,
« Perds sans regret ce ciel, cet empire du monde,
« Ce Valhal teint du sang de ta famille en deuil,
« Où l'assassin triomphe, où Lock, avec orgueil,
« A tes yeux, dans ta cour, prend ton fils pour victime.
« Va, tu n'y règnes pas; son vrai roi, c'est le crime.
« Valhal, écroule-toi! De tes affreux parvis,
« Encore ensanglantés du meurtre de mon fils,
« Que la foudre en fureur dévore les ruines! »
Alors, abandonnant les demeures divines,
Frigga va loin du ciel chercher d'obscurs déserts,
Où ses lugubres cris font retentir les airs.
Elle entoure son deuil du deuil de l'ombre immense,
Et se refuse au jour jusqu'au jour de vengeance
Qui verra, sans tarir la source de ses pleurs,
Les ruines du monde expier ses douleurs.

Hoder, demeuré seul dans les palais célestes,
De son frère embrassant les déplorables restes,
Ne peut s'en séparer, même après son trépas,
Et, pour presser toujours Balder entre ses bras,

Pour ne quitter jamais la cendre de son frère,
Veut lui-même allumer le bûcher funéraire.
Il cherche loin du ciel le vaisseau de Balder (1),
Où le héros naguère, élancé sur la mer,
Aplanissait les flots, apaisait les orages,
Respirait les parfums apportés des rivages.
Là, de son frère Hoder élève le bûcher,
Y recueille sa cendre; et là, triste nocher,
En proie au désespoir, au remords qui l'accable,
Il monte sur l'esquif, il en coupe le câble,
S'écrie : « O de Balder jadis l'heureux vaisseau,
« Sois aussi de Balder le mobile tombeau!
« Pour jamais je te livre à la merci des ondes;
« Erre éternellement au sein des mers profondes;
« Tu seras sans repos, ainsi que mes douleurs,
« Sur cette mer sans borne ainsi que nos malheurs;
« Seul je m'attache à toi : mes larmes éternelles
« N'abandonneront pas les cendres fraternelles.
« Tant que mes pleurs amers couleront par torrent,
« Je veux, seul avec toi, sur l'onde amère errant,
« Traverser, compagnons d'infortune et d'orages,
« Et l'abîme des flots, et l'océan des âges.
« Tu ne t'arrêteras qu'en l'éternelle nuit,
« Détruit dans le néant de l'univers détruit;

« Et je veux, périssant avec les mers profondes,
« Mêler mes derniers pleurs à leurs dernières ondes. »
Volontaire victime, ainsi l'aveugle Hoder,
Même après son trépas, ne quitte plus Balder,
S'impose un long supplice, et mêle à ses ténèbres
La nuit plus sombre encor de ses douleurs funèbres;
Ses yeux, que le soleil ne vient plus éclairer,
Ne s'ouvrent point pour voir, mais s'ouvrent pour pleurer.
Depuis ce temps la nef, aux flots abandonnée,
Roule, sans s'arrêter, sa charge infortunée,
L'inconsolable Hoder, seul avec le remord,
Le souvenir d'un frère, et sa cendre, et la mort.

Du trépas de Balder la nouvelle sanglante
A rempli de terreur la nature tremblante.
Le soleil, sans rayons, sombre, décoloré,
Pleure le deuil du monde et Balder expiré.
On n'entend point le ciel, par la voix du tonnerre,
Annoncer sa vengeance et menacer la terre.
Tout frémit en silence, et dans le ciel muet
La foudre épouvantée elle-même se tait.
Dans un sombre appareil, plus terrible sans armes,
Voilant son front mouillé de ses premières larmes,
Odin, juge inflexible, et père infortuné,
Voit paraître à ses pieds l'univers condamné.

Il vient renouveler sa menace divine,
Et, des mondes, des cieux, annonçant la ruine (2),
Marquer le temps prescrit à l'accomplissement
De sa prédiction et de leur châtiment :
« Soit maudit à jamais le monstre auteur du crime,
« De ma fureur sans borne éternelle victime !
« Sois du glaive vengeur (3) poursuivie à jamais,
« Tige, arme du parjure, instrument des forfaits !
« Que les chars des soleils roulent mille ans encore !
« Fils du néant, qu'alors le néant vous dévore !
« Que tout périsse alors ! que l'airain des enfers
« Sonne le jour de mort, levé pour l'univers ! »
Tout tremble à ces accents ; du sein de la nature
S'élève à peine un faible et lugubre murmure ;
Et respectant du dieu l'implacable regret,
L'univers en silence a reçu son arrêt.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

(¹) Page 90, vers 3.

Le vaisseau de Balder...

Une des attributions du dieu Balder était le pouvoir d'apaiser les tempêtes *. Il parcourait les mers sur son navire, le plus grand qu'il y eût dans l'univers. Ce fut

* Ce pouvoir lui valait les vœux intéressés des nautoniers, qui, prodigues par avarice, jetaient en son honneur des offrandes précieuses, de l'or, de l'argent, des étoffes, dans l'Océan et dans les fleuves, pour obtenir une navigation exempte de périls et d'orages.

Balder était adoré par toutes les nations celtiques, entre autres par les Gaulois sous le nom de Bélénus ; et il existe encore dans plusieurs provinces de France des monuments en pierre, sculptés du temps des Druides, où on le reconnaît aux mêmes attributs sous lesquels le dépeignaient les Scandinaves. Dans un de ces monuments, qui a été long-temps conservé au château de Polignac, on voyait le dieu Balder ou Bélénus, d'une figure majestueuse, la bouche entr'ouverte et comme prêt à parler, la tête entourée de rayons, ce qui convient parfaitement à l'idée qu'en donne l'Edda, qui le représente toujours comme un dieu *éblouissant* et *éloquent*. (Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemarck*, tom. 2, pag. 127.)

sur ce vaisseau qu'on célébra ses funérailles et qu'on éleva son bûcher. (Edda, 28e récit.)

Odin, apportant un nouveau culte aux peuples du nord de l'Europe, introduisit chez eux la coutume de brûler les corps. Avant lui on les ensevelissait sous des monceaux de terre d'autant plus considérables qu'on voulait rendre plus d'honneurs à ceux dont on déplorait la perte. De là l'expression des Scaldes : *élever des montagnes pour les morts.* Ces deux espèces de rites funèbres ont donné lieu à la distinction de deux âges différents dans l'ancienne histoire du Nord. *L'âge du feu* vint après *l'âge des collines.*

On brûlait avec le corps d'un roi ou d'un héros, ses chevaux, ses vêtements, ses esclaves, même son épouse. On croyait que tout ce qui lui avait appartenu, et qui était détruit dans ses obsèques, le suivait en l'autre monde. Ainsi on livrait ses chevaux aux flammes afin qu'il les retrouvât aux portes du Valhal, et n'entrât point à pied dans le palais d'Odin. On regardait qu'il lui était glorieux d'y paraître revêtu de ses plus riches habits, et entouré d'un nombreux cortége. Le barde devait y porter sa harpe d'or, le guerrier ses armes, le souverain les symboles de la majesté royale.



(¹) Page 92, vers 2.

Et des mondes, des cieux, annonçant la ruine...

Les prédictions de la fin du monde sont fréquemment rappelées dans les chants des anciens bardes. Cette catastrophe universelle, où tous les êtres doivent périr, est nommée par eux *le crépuscule*, ou *le dernier jour des dieux*. Elle n'arrivera point inopinément, mais sera précédée des augures sinistres annoncés dans la Voluspa. « Premièrement, viendra le grand hiver pendant lequel la neige tombera des quatre coins du monde. Trois hivers pareils se suivront sans qu'aucun été les tempère, sans que la terre soit éclairée par un seul rayon du soleil. Trois autres se passeront aussi durant lesquels le monde entier sera en guerre et en discorde ; le cœur des hommes ne respirera plus que haine et que vengeance, les parents oublieront les droits du sang, les frères s'entretueront, nul mortel n'épargnera son père ou son fils : âge barbare ! âge d'épées ! âge de tempêtes ! Tous les boucliers seront brisés, et les malheurs se suivront jusqu'à la chute du monde. » C'est alors que l'ordre des éléments sera interrompu par des prodiges destructeurs, signal du bouleversement de la nature entière. (Edda, 32ᵉ récit.)



(3) Page 92, vers 7.

Sois du glaive vengeur...

Les faucilles d'or des prêtres qui extirpaient le gui tous les ans. (*Voyez* les notes du 2e chant.)



CHANT SIXIÈME.

CHANT SIXIÈME.

FRÉA INTERCÈDE AUPRÈS D'ODIN EN FAVEUR DE L'UNIVERS. CHATIMENT DE LOCK. DESCRIPTION DE LA FIN DU MONDE.

Mais le dieu, d'une main par la vengeance armée,
Pour frapper l'assassin, prend sa foudre enflammée.
En ébranlant les airs, le cri de sa fureur
Répand dans la nature une vaste terreur.
Tout a fui loin de lui; seule au sein de la nue,
Déesse des plaisirs, Fréa s'offre à sa vue:
Elle tombe à ses pieds, et les baigne de pleurs.
Dans ses traits, à travers les ombres des douleurs,
Brille un reste d'éclat, d'allégresse et de fête,
Et les roses d'hymen sont encor sur sa tête:
« O Dieu de l'univers, le coup le plus cruel
« Saigne encor, je le sais, dans ton cœur paternel;
« Mais, docile aux conseils que le courroux t'inspire,
« Faut-il, perdant ton fils, perdre aussi ton empire?
« Punis Lock; à son crime égale ses tourments:
« Mais l'univers proscrit, fidèle à ses serments,

« N'a point trahi son dieu; tu sais son innocence,
« Tu connais son amour et sa reconnaissance.
« Chaque jour des oiseaux les éclatants concerts,
« Les parfums de la terre exhalés dans les airs,
« Les flots et les zéphyrs confondant leur murmure,
« Te portent dans les cieux l'encens de la nature.
« Ton empire autrefois semblait t'enorgueillir,
« De joie à son aspect je t'ai vu tressaillir.
« Tu m'avais confié ton pouvoir sur le monde,
« Pour rendre la nature et brillante et féconde,
« Des peuples animés enflammer les désirs,
« Verser sur l'univers des fleurs et des plaisirs,
« Le vêtir tous les jours d'éclat et de lumière,
« Lui rendre tous les ans sa jeunesse première.
« J'ai rempli ton attente: il fleurit sous ma loi,
« Il est brillant, heureux; il est digne de toi.
« C'est moi qui donne au ciel l'azur qui l'environne,
« Ses trésors à la terre, au soleil sa couronne.
« Terre, avec moins d'éclat je t'aurais fait fleurir,
« Si j'avais cru te voir en un moment périr,
« Et voir tous les bienfaits dont ma main te décore
« Passer comme les fleurs que ton sein fait éclore.
« Odin, vois à tes pieds ce monde infortuné!
« Innocent, il t'implore; ah! qu'il soit pardonné!

« Jette un regard plus doux sur ton empire immense.
« Dieu juste ! la justice est ici la clémence. »
A la voix de Fréa ([1]), le dieu, du haut des airs,
S'arrête, et jette encor les yeux sur l'univers.
Il aime encore à voir cette riche nature,
Cette clarté du ciel si brillante et si pure,
La terre, le Valhal, peuplés de dieux, d'humains
Chef-d'œuvres animés de ses puissantes mains,
Ces monts majestueux, ces campagnes fécondes
Que des fleuves, des mers réfléchissent les ondes,
Ces astres, se mouvant dans leur cours ordonné,
Ce soleil par ses mains de splendeur couronné,
Ces mondes, que lui-même en leur donnant naissance
A revêtus de gloire et de magnificence.
Ce spectacle le touche : Odin, malgré son deuil,
Retrouve un sentiment de plaisir et d'orgueil.
Condamnée à périr, en proie à tant d'alarmes,
Sans doute la nature a perdu de ses charmes.
Le char du jour n'a plus son brûlant appareil ;
Les rayons ont pâli sur le front du soleil.
L'haleine des zéphyrs à la terre enchaînée,
Ne porte plus au ciel des parfums d'hyménée.
La terre, déployant de moins vives couleurs,
N'ose donner l'essor à ses craintives fleurs,

Et redoutant les coups d'un vengeur implacable,
La nature se tait sous le dieu qui l'accable.
Odin de ses regrets la voit se consumer,
Mais il la voit aussi prête à se ranimer,
Et pour rendre l'éclat à son heureux empire,
Il ne faudrait de lui qu'un mot et qu'un sourire.
Il a posé sa foudre : il balance, attendri,
Entre un si bel empire et son fils trop chéri...
Tout-à-coup ses regards, sur la voûte céleste,
Aperçoivent le seuil de ce Valhal funeste,
Ces portiques, qu'ont fuis les dieux épouvantés,
Du meurtre de Balder encore ensanglantés.
Sur son cœur paternel la vengeance l'emporte,
Et du sang de Balder la voix est la plus forte.
« Éloigne-toi, Fréa; cesse de m'implorer ;
« Crains la foudre en fureur prête à te dévorer. »
Il dit, et d'une main repousse la déesse,
De l'autre ressaisit sa foudre vengeresse,
En détournant sa vue et du monde et des cieux,
De peur que leur beauté, long-temps chère à ses yeux,
Sur le sang de son fils emportant la victoire,
Ne lui fît regretter son empire et sa gloire.

La vengeance à la main, le front armé d'éclair,
Il poursuit dans la nuit l'assassin de Balder,

Il s'avance à grands pas dans l'épaisseur des ombres,
Fait luire un jour vengeur sur leurs profondeurs sombres,
Et découvre, en plongeant dans l'abîme éclairé,
Lock, d'un nuage obscur vainement entouré,
Le saisit, et du sein des ténèbres complices
Arrache sa victime et la rend aux supplices.
Sur les horribles bords de la sombre Thulé (2)
Est aux bornes du monde un désert reculé.
Là, le ciel irrité verse, épuise et rassemble
Tous les maux, les fléaux, les supplices ensemble.
Ce séjour, où Surtur tient son noir arsenal (3),
Surpasse encor l'horreur du Nastrund infernal.
Les neiges, les frimas hérissent ces rivages;
Les volcans en fureur y mêlent leurs ravages,
Et sur des rocs glacés vomissent par torrents
Le soufre, le bitume, et les feux dévorants.
C'est là que, pour punir le plus affreux des crimes,
Accourent les démons évoqués des abîmes.
Fenris (4), Garm, Sioldar, la terreur du Valhal,
Et l'horrible Farbante (5) et l'inflexible Heimdal;
Le noir serpent, levant sa crête étincelante (6)
Sur les champs de carnage et la terre sanglante;
Les fils d'Alfeim (7), armés de leurs glaives de feux;
Ceux qui peuplent d'Hymer l'empire ténébreux,

Amoncellent de morts des montagnes mouvantes,
Et tressent de l'enfer les murailles vivantes,
Par les runes d'Odin, par ses cris redoublés,
Dans les gouffres d'Hékla ([8]) sont en foule assemblés.
Odin livre à leur rage, en supplices féconde,
Le meurtrier d'un dieu, le destructeur du monde,
L'atteint du fer vengeur, et, déchiré, sanglant,
Le lance dans l'abîme avec le trait brûlant.
Les monstres infernaux, poussant des cris de joie,
Fondent sur l'assassin, leur complice et leur proie.
Renouvelant ses maux de moments en moments,
Pour croître ses douleurs, ils changent ses tourments.
Par leurs cruelles mains leur victime est lancée
Des abîmes brûlants dans une mer glacée;
Et tout-à-coup son corps, précipité par eux,
Sort des gouffres glacés, et roule dans les feux.
Lock, en vain s'agitant dans sa prison profonde ([9]),
Mêlant ses cris au bruit du noir volcan qui gronde,
Ébranlant tous ces monts par de longs tremblements,
Épouvante les airs par ses mugissements.
Le peuple infortuné de ces plages lointaines ([10]),
Écoutant dans la nuit ses clameurs souterraines,
Tressaille de terreur, et croit qu'un monstre affreux
Va sortir de l'abîme et s'élancer sur eux.

Le voyageur pâlit à ces accents funèbres,
Et s'avance en tremblant à travers les ténèbres.
Lock, tes cris, tes remords, tes désespoirs sont vains:
Ni le pouvoir des dieux ni l'effort des humains (11)
Ne pourraient t'enlever le fardeau qui t'oppresse;
Et ton corps criminel demeurera sans cesse,
Au roc ensanglanté, dans l'infernal séjour,
Suspendu jusqu'au jour, jusqu'au terrible jour
Qui verra la nature expirante et punie
Dans un commun supplice avec toi réunie;
Odin, la foudre en main, à la terre, au Valhal,
De la destruction donner l'affreux signal;
Et les filles d'Héla, comme aux jours des batailles,
En chœur, de l'univers chanter les funérailles;
Sous les traits de la foudre ébranlant ses remparts
L'édifice des cieux crouler de toutes parts;
Et les brûlants débris de leur voûte embrasée
Tomber du haut des airs sur la terre écrasée;
Odin, des coups vengeurs de ses terribles mains,
Frapper, exterminer les dieux et les humains;
Et les flots ruisselant des flancs de ses victimes,
Comme une mer sanglante, inonder les abîmes;
Des gouffres du Nastrund ouvert et mugissant
Les enfants de la nuit sortir en rugissant (12),

Attaquer le soleil, l'arracher de son trône,
Et sur son front brillant éteindre sa couronne;
En proie à leur fureur les astres expirants
Jeter leurs derniers feux sur les mondes mourants;
Précipités des cieux, tous ces astres sans nombre
S'égarer, se heurter, s'entre-briser dans l'ombre;
Vomis par le Nastrund sur l'univers obscur,
Se déchaîner ensemble et Rhymer et Surtur (13),
L'un lançant les volcans de la terre profonde,
L'autre étendant les flots sur les débris du monde;
Le dieu de l'Océan, le terrible Rhymer,
Sur les champs engloutis rouler l'immense mer;
Et Surtur au déluge opposer l'incendie,
Et la terre embrasée à la mer agrandie;
Ces monstres, dans le choc d'un combat plein d'horreur,
Dévorer et confondre en leur vaste fureur
Des peuples animés les dépouilles sanglantes,
Les débris inondés, les ruines brûlantes
Du Nastrund, du Valhal, des cieux et des enfers;
Et dans leur choc affreux s'écrouler l'univers (14).

FIN DU CHANT SIXIÈME ET DERNIER.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

(1) Page 101, vers 3.

A la voix de Fréa...

Le rôle que joue ici Fréa est justifié par ses attributions dans la mythologie scandinave, et ce morceau n'a pas besoin d'autres explications. Je ne me permettrai qu'une note grammaticale sur ce vers : *Chef-d'œuvres animés de ses puissantes mains.* Je crois qu'on doit écrire et prononcer *chef-d'œuvres animés*, et non *chefs-d'œuvre animés*, *arc-en-ciels éclatants*, et non *arcs-en-ciel éclatants*. D'après les vrais principes de la métaphysique du langage, dès que plusieurs mots réunis n'en forment plus qu'un seul, celui-ci a toutes les qualités de la partie du discours à laquelle il appartient. *Partout*, *beaucoup*, sont indéclinables comme tous les adverbes, quoique composés originairement de mots qui n'étaient pas des adverbes. *Chef-d'œuvre*, *arc-en-ciel*, etc., doivent avoir toutes les qualités du nom substantif, et subir la modification caractéristique du nombre pluriel, l'addition de l'*s* désinentielle.

(²) Page 103, vers 7.

Sur les horribles bords de la sombre Thulé...

Thulé, ancien nom de l'Islande : *Terrarum ultima Thule*.



(³) Page 103, vers 11.

Ce séjour où Surtur tient son noir arsenal...

Surtur, dieu du feu, prince des noirs génies, habite avec eux le Muspelheim en Islande, près des fournaises ardentes de l'Hékla.



(⁴) Page 103, vers 19.

Fenris, Garm, Sioldar...

Le géant Sioldar, le chien Garm, le loup Fenris, fils de Lock. Garm ou Managarmor, chien des ténèbres, est le gardien des enfers, le cerbère des Scandinaves.



(⁵) Page 105, vers 20.

Et l'horrible Farbante, et l'inflexible Heimdal.

Le géant Farbante, père de Lock; Heimdal, gardien des

portes du palais d'Odin. Un grand pont formé de l'arc-en-ciel est l'unique entrée du Valhal. Au bout de ce pont est un château, dit le fort céleste ; c'est là que Heimdal est placé pour empêcher les géants d'en forcer l'abord. Rien n'égale sa vigilance ; il voit la nuit comme le jour à cent lieues autour de lui ; il entend l'herbe croître sur la terre, la laine sur les brebis, et les moindres bruits de la nature. (Voyez l'Edda, 7e récit, *du chemin qui mène au ciel;* et 15e récit, *de Heimdal.*)



(6) Page 103, vers 21.

Le noir serpent levant sa crête étincelante...

Il est aussi nommé le serpent de Midgar. Son corps est d'une étendue si prodigieuse, que de ses replis il enceint la terre entière. Les dieux l'ont relégué dans le Nastrund : il y dévore les assassins et les parjures. Il doit concourir avec les autres monstres punisseurs des crimes à la destruction de l'univers.



(7) Page 103, vers 23.

Les fils d'Alfeim...

Il y a dans cette théogonie les démons ou génies du feu, et ceux des glaces. Le géant Hymer est l'un des

chefs de ces derniers. Les génies du feu habitent dans Alfeim ; d'autres démons ont pour patrie le Nifleim (*séjour des brouillards*), voisin du Nastrund où réside Héla. Nastrund signifie *rivage des morts*. Ils sont entassés dans ces vastes abîmes; des cloisons tissues de serpents entrelacés sont les murailles de l'enfer scandinave.



(8) Page 104, vers 4.

Dans les gouffres d'Hékla...

Le volcan d'Hékla en Islande.



(9) Page 104, vers 17.

Lock, en vain s'agitant dans sa prison profonde...

Les dieux, indignés des crimes de Lock, l'ont saisi et garrotté. Il est attaché à un rocher dans une caverne profonde, et condamné aux plus affreux supplices. Il ne doit être déchaîné qu'à la fin du monde. (Edda, 31e récit, *de la punition de Lock.*)



(10) Page 104, vers 21.

Le peuple infortuné de ces plages lointaines...

Les monstres du Nastrund renouvellent sans cesse leurs

tentatives pour dévorer les corps célestes. Ces efforts font pâlir les rayons des astres effrayés, et c'est ainsi que les Scandinaves expliquaient les éclipses. Lock veut, à la faveur de ces ombres subites, soulever la montagne qui pèse sur lui; les abîmes souterrains en sont ébranlés, et c'est là, dit l'Edda, ce que les hommes appellent des tremblements de terre.

(11) Page 105, vers 4.

Ni le pouvoir des dieux ni l'effort des humains...

Lock, dans sa prison, est suspendu, comme Prométhée, par une chaîne que ni lui ni tous les mortels et tous les dieux ensemble ne peuvent briser. Comme Encelade, il se débat pour secouer le poids des rochers qui l'oppressent.

(12) Page 105, vers 24.

Les enfants de la nuit sortir en rugissant...

Lors du crépuscule des dieux, Lock, Fenris, déchaînés des gouffres infernaux, et brisant les prisons souterraines où ils sont enchaînés, doivent s'élancer sur le soleil, éteindre ses feux et le dévorer. Ce sera le signal de la fin du monde. Ces monstres, qui causeront la ruine de l'univers, eux-mêmes y périront.

(13) Page 106, vers 8.

Se déchaîner ensemble et Rhymer et Surtur...

Lorsque la dernière heure de l'univers aura sonné, Surtur, le prince des noirs génies, inondera la terre d'un déluge de feux, et fera périr tous les mortels et tous les dieux dans ce vaste incendie. La lutte de Rhymer et de Surtur, des feux et des ondes, consommera la destruction universelle.



(14) Page 106, vers 20.

Et dans leur choc affreux s'écrouler l'univers.

Voyez l'Edda, première partie, le poëme de la Voluspa, etc. Les descriptions de la fin du monde se rencontrent fréquemment dans les ouvrages des anciens Bardes. C'était un des *articles de foi* de la théologie scandinave. Cette opinion n'était pas non plus étrangère au paganisme. On la retrouve dans Orphée, dans Ovide, etc.; mais la brillante imagination des favoris des muses s'est rarement occupée de cette idée sinistre, tandis que les Scaldes la retracent continuellement dans leurs poésies : ils ne perdent jamais de vue la catastrophe finale et l'anéantissement de l'univers.

Ce contraste tient plus à la différence des climats qu'à

celle des religions. Les Scandinaves, habitant les régions hyperborées, voyaient la nature sous un aspect sombre et sinistre, et pour ainsi dire voilée d'un crêpe funèbre. Pendant l'hiver, leurs champs, couverts de glaces, étaient de vastes déserts où régnaient le silence et l'immobilité de la mort. Même dans la saison la moins rigoureuse, ils connaissaient bien plus les brouillards et les tempêtes que les feux du soleil. Sous un ciel chargé d'ombres et d'orages, le monde leur semblait toujours menacé de sa ruine; et l'idée de la destruction universelle était sans cesse présente à leur esprit, parcequ'ils n'avaient presque jamais devant les yeux que les déchirements et les convulsions d'une nature expirante.

Mais sous le ciel serein et brillant de la Grèce, enrichis des présents d'une terre fertile, comment ses heureux habitants auraient-ils pu songer à la fin du monde, et croire la nature en péril ? ils la voyaient trop riante et trop féconde pour concevoir des alarmes sur sa destinée; l'univers leur apparaissait plein de vie, de jeunesse et d'immortalité.

Si quelques uns d'entre eux ont entrevu l'idée d'un dernier bouleversement, où devait périr la nature entière, ils ne se sont que très peu occupés de ce désastre futur, et uniquement pour ne point laisser leur théologie et leur métaphysique imparfaites. En effet, un système religieux promet toujours de *dire le mot de l'énigme de l'univers :* promesse qu'il ne peut essayer de tenir qu'en donnant une

cosmologie complète, le récit de la création et l'annonce de la destruction de tout ce qui existe, l'histoire de l'univers depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

On trouve l'une et l'autre dans Ovide, dont les ouvrages sont un cours complet de théologie païenne. Au commencement de ses Métamorphoses, du sein du chaos il fait éclore le monde. (*Met.*, l. I, v. 5.) Il prédit aussi sa destruction, et l'on voit que, suivant la tradition mythologique, elle devait avoir lieu par un embrasement universel.

> Esse quoque in fatis reminiscitur, affore tempus,
> Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
> Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Lucain, d'accord avec Ovide, dit : *Communis mundo superest rogus*, « un bûcher attend le monde entier. » Sénèque annonce qu'à la fin du monde, les dieux périront avec les humains, *Mors omnes pariter deos perdet*, comme le croyaient aussi les Scandinaves.

En tout cela, les fausses religions n'ont offert que des images plus ou moins infidèles du christianisme. Le premier des livres sacrés, la Genèse, s'ouvre par le récit de la création. La fin du monde est annoncée par l'Apocalypse, mais dans ce style figuré qui ne permet pas à la raison de démêler des indications précises, et donne lieu à une foule d'interprétations diverses. On fut long-temps persuadé, en Europe, que l'univers devait périr à une

époque déterminée et prochaine, et par un incendie (*solvet sæclum in favillâ*). Les moines avaient fixé mille ans pour la durée du monde à partir du commencement de l'ère chrétienne. Ils trouvaient leur compte dans cette croyance, qui était pour eux très lucrative. Le nombre des donations qu'ils reçurent au dixième siècle, à l'approche de l'an 1000, est prodigieux. La plupart commencent ainsi : *La fin du monde approchant, pour le salut de mon âme je donne tous mes biens meubles et immeubles à tel couvent...., etc.* La prédiction ne s'étant pas accomplie à l'époque indiquée, on ne manqua pas d'explications sur le sursis et la prorogation de délai accordés à la nature par la divinité. Peu à peu cette opinion s'est affaiblie ; elle a même disparu entièrement depuis qu'on a reconnu qu'aucune prédiction, sur l'époque précise de la fin du monde, n'est contenue dans les livres sacrés, et surtout depuis que le génie des Kepler et des Newton, révélant les lois de la nature, a rassuré le genre humain en étendant ses lumières, et a prouvé qu'on ne remarque dans le cours des astres et dans l'ordre du système céleste, aucune cause d'altération qui fasse prévoir un terme à la durée de l'univers.

FIN.





